

CAHIERS DU
SERTÃO



N.2 Vol.2

POÉSIE DU MONDE



ISSN 2674-7391

CAHIERS DU
SERTÃO

Revue littéraire et culturelle

ISSN 2674-7391

N.2 Vol.2

Novembre 2023

CADERNOS DO~
SERTÃO



Textes en français

Feira de Santana, Bahia , Brésil

Cahiers du Sertão

Revue littéraire et culturelle

Editeur:

Humberto de Oliveira

Projet graphique et mise en page:

Ronaldo dos Santos da Paixão

Cahiers du Sertão

Revue littéraire et culturelle

Comité de lecture

Abdelaziz Amraoui

Aleilton Fonseca

Alessandra Fernandes

Alex Fabiano Jardim

Ana Claudia Pacheco de Andrade

André Gaspari

André Luís Souza Carvalho

Andréia Araújo

Angelo Riccel Piovischini

Beatriz Souza Lima Oliveira

Beto Freitas

Beto Perazzo

Cécile Dolisani Ébousse

Celeste Maria Pacheco de Andrade

Christine Jacquet

Elaine Costa

Elaine Cristina Matos

Eliseu Couto

Fábio Santana Nunes

Humberto de Oliveira

Jéssica Almeida

Jorge Luiz Nery

Jorge Virchez

Julien Dourgnon

Luciana Lima

Luis Resende

Marie-Rose Abomo-Maurin

Míria Gomes da Silva

Nilo Henrique Neves dos Reis

Orlando Sampaio

Pauline Champagnat

Robert Mounouni-Agboke

Rodrigo Pamponet

Takiko Nascimento

Ulisses Macêdo Júnior

RAISONS D'ÊTRE D'UNE REVUE INTITULÉE CAHIERS DU SERTÃO

Cahiers du Sertão est une revue libre et indépendante, au service de la diffusion de la production artistique et culturelle en provenance de n'importe quelle société à partir du moment où le texte est écrit dans une des deux langues de la revue: le portugais ou le français. Par conséquent, la traduction constitue le principal outil de la revue.

Nous pensons que traduire est un des moyens les plus humains et donc les plus héroïques pour se rapprocher de l'autre et, à travers le langage, construire des passerelles pour traverser, si possible, la zone inconnue et incommensurable d'opacité de l'Autre.

Nous savons, bien sûr, quelles sont les limites du traduisible, et nous ne pensons pas que la recherche obsessionnelle de dire l'Autre soit une nécessité. Au contraire, en essayant de traduire, c'est-à-dire d'amener la langue de l'un vers l'autre, nous voulons permettre au premier d'être entendu dans la langue d'arrivée, dans la langue de réception, et la traduction devient ainsi une passerelle, un passage entre des lieux-cultures distincts et parfois très distants.

Pour nous, traduire est rendre le dialogue possible dans Babel, unir ce qui était séparé, mettre face à face, dans des conditions presque totalement symétriques, ce qui semblait impossible ou incongruent.

Enfin, en mettant l'accent sur la traduction comme méthode et stratégie de notre travail d'édition de cette revue, nous souhaitons créer les conditions effectives d'un enrichissement de la culture réceptrice et d'une connaissance de la culture de la langue source.

C'est pourquoi, selon une perspective benjaminienne, nous avons choisi une orientation méthodologique de la traduction qui se permet de suivre son propre cours, selon "*les lois de la fidélité dans la liberté du flux linguistique*", (BENJAMIN, *apud* GENTZLER: 2009, p.221) [...] (*une façon d'écrire*) qui ne doit aucune alliance à la source, ni au récepteur; mais jouit d'une espèce unique de liberté [...] permettant non seulement "[...] de libérer la langue emprisonnée dans une oeuvre" [...] mais aussi de fuir de "*l'enchantement de la propre langue*" (GENTZLER: *op.cit.p.244-245*). Nous refusons toute proposition célébrant une quelconque hégémonie culturelle ou linguistique qui pourrait suggérer une hiérarchisation des langues, au sein de laquelle la langue française serait considérée comme plus prestigieuse, ou bien plus élaborée. Nous ne nions pas pour autant le fait que pendant longtemps les langues européennes, y compris la langue française, ont essayé d'étouffer les langues des peuples dits non-civilisés, non-européens et même de ceux qui, sur le continent européen lui-même, étaient considérés comme insuffisamment "développés" ou "civilisés".

En fait, contre une pensée ethnocentrique qui, presque toujours, pointe l'impossibilité de trouver un espace intermédiaire entre deux notions apparemment déterminantes (ou A ou B), empêchant ainsi d'échapper au binarisme fondé sur les notions d'identité, d'altérité et de culture et dans lequel est ancré un état d'esprit incapable de s'ouvrir à l'Autre, la formation d'une nouvelle mentalité est devenue urgente et incontournable pour fuir ce binarisme qui condamne une grande partie de l'humanité à rester divisée entre "nous" et "les autres".

Pour échapper à ces oppositions binaires, une des solutions les plus évidentes nous semble être celle que permet une approche comparatiste qui rend possible l'articulation de points convergents, l'établissement de relations entre deux ou plusieurs éléments qui ne sont pas toujours visibles ou

évidents. Enfin, nous comprenons que sous le chaos apparent, sous ce qui est appelé “crise”, il existe de nombreuses possibilités non seulement de (re)créer, (re)penser, (re)définir les objectifs, mais aussi de chercher et trouver les sens même de l'existence et de nos projets les plus significatifs.

Cependant, malgré cette convergence thématique, la diversité des cultures et de leurs innombrables langues se heurte à la méconnaissance, ou même à l'impossibilité réelle de comprendre et de connaître ces langues, peuvent parfois se transformer en frontières difficiles à franchir.

C'est pour cette raison que nous avons choisi la langue française. Elle est un outil privilégié pour construire des ponts entre les cultures les plus variées, les plus diverses, les sociétés humaines les plus lointaines mais non les moins riches, qui ont pu être connues grâce à la langue française qui permet la transmission d'autres cultures, comme la culture créole par exemple.

Enfin, si nous voulons que la revue reste libre c'est pour rompre avec la pensée coloniale qui hiérarchise la connaissance, étiquette la production artistique et établit des lieux pré-déterminés où allouer des biens, services et produits ; qui dit ce qui peut et ne peut pas être, ce qui convient ou non. Qui distribue les êtres entre deux pôles, plus ou moins, bons ou mauvais ; qui se base sur la disjonction et ainsi sépare, sélectionne et légitime des exclusions...

La revue est indépendante, elle doit être un véhicule de communication affilié à aucune institution, ni publique, ni privée, et revendique l'autonomie du choix non seulement de son corps de rédacteurs, mais aussi de la sélection de ses collaborateurs éventuels ou permanents.

Pour que cela devienne possible, pour que les Cahiers du Sertão soient réellement libres et indépendants, il est important que soit observées certaines conditions:

1. **sans maîtres**, de dedans ou de dehors, nous n'avons pas besoin d'être pressés. Nous ne sommes pas carriéristes, nous n'avons pas à présenter des résultats à un chef ou toute autre autorité.
2. **sans délais ou objectifs pré-définis**. Combien de numéros annuels aura la revue ? Nous ne savons pas. Autant que le permettront les textes, thèmes, auteurs, propositions, disponibilités de révision et d'édition. Nous ne brigons aucun espace, nous ne sommes soumis à aucun comité d'évaluation, nous ne concourons à aucun prix, nous n'avons aucun objectif managérial à remplir, aucun rapport à faire.
3. **avec la pleine reconnaissance du droit à écrire**. Nous considérons comme un droit fondamental des hommes et femmes, le droit à écrire, depuis l'enfance. Quoi écrire ? Ce que vous voulez. Une page de journal ? Oui, pourquoi pas. Une chronique. Un poème. Un récit d'expérience. Une recette de cuisine. Un remède pour soulager une maladie. Un mantra... Un conte, une nouvelle. Un roman.

4. Enfin, la revue se propose d'être comme une **grande soirée ouverte au public**, où chaque participant peut se manifester, permettant la libre expression des subjectivités... une soirée avec de nombreuses voix qui peuvent être écoutées à travers le langage écrit ou imagétique, car nous pouvons diffuser aussi des dessins, peintures, photographies, gravures, etc.

Ce n'est pas sans raison que le titre choisi pour la revue est *Cahiers du Sertão*, et qu'elle sera diffusée *on-line* grâce à des ressources technologiques de dernière génération : elle se veut un exemple de dépassement des frontières. Si le mot *Sertão* renvoie au lointain, au fin fond de l'espace géographique, donc éloigné de la modernité que la vie urbaine symboliserait, la revue est toutefois accessible à partir de tout lieu, peu importe où se trouve ses lecteurs, et en deux langues: en français et/ou en portugais du Brésil. Ainsi sont franchies les barrières, et vaincues les dichotomies : c'est le Sertão oui, mais avec la technologie, avec un accès aux langages les plus traditionnels mais aussi les plus innovateurs. Un sertão ouvert à l'ailleurs, allant vers l'étranger, le plus lointain, le plus distant pouvant alors approcher et être approché.

Traduit du portugais-brésilien par Christine Jacquet

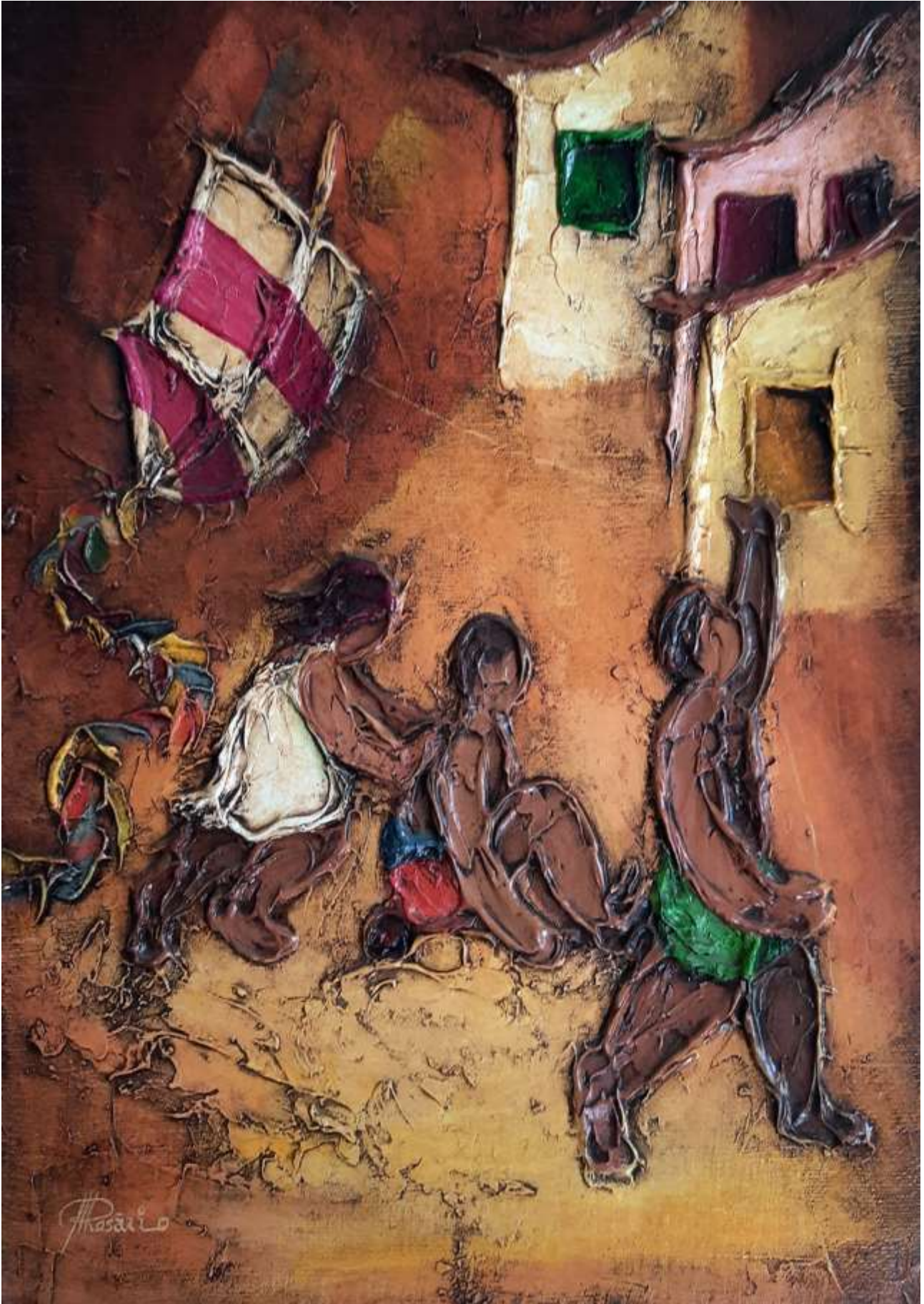
SOUTENEZ-NOUS. FAITES UN DON.

(Brésil) Paypal:

2008humberto@gmail.com

(Brésil) Pix:

cadernosdosertao.wordpress@gmail.com



Mario Mariano Rosário

POÉSIE DU MONDE

TABLE DES MATIÈRES

POURQUOI LA POÉSIE? LA POÉSIE... POURQUOI PAS?.....	12
ABDELAZIZ AMRAOUI.....	12
ADY SÁ TELES SANTANA E LIVIANE GOMES ATAÍDE SANTANA	18
ALEILTON FONSECA.....	20
ANDRÉA SANTOS	23
ANGELO PIOVISCHINI.....	30
ANTONIO BRASILEIRO	45
ANTONIO GABRIEL EVANGELISTA SOUZA.....	47
ASSIS FREITAS FILHO.....	49
CECÍLIA RODRIGUES MULIECA	56
CLAIRE VARIN	59
DANIELLE FORGET.....	61
EDUARDO VAGO	64
HORIA BADESCU	69
JOSÉ GERALDO WANDERLEY MARQUES.....	81
JOSUELENE SOUZA.....	83
LIVIANE ATAÍDE SANTANA	89
LUBOMIR GUENTCHEV.....	91
LUIS RESENDE.....	99
LUÍS CLÁUDIO PARANHOS.....	103
MARIE-ROSE ABOMO-MAURIN	107
MOHAMMAD ZIAR.....	121
MOHAMED MAHIOUT.....	124
RAMANUJAM SOORIAMOORTHY	132
RITA QUEIROZ.....	143
ROBERVAL PEREYR.....	152
RONALDO DA PAIXÃO.....	153
WILSON BERNARDO	160
COLLABORATEURS / COLLABORATRICES.....	163

POURQUOI LA POÉSIE? LA POÉSIE... POURQUOI PAS?*Je sais que la poésie est indispensable, mais je ne sais pas à quoi."**Jean Cocteau*

Le présent numéro de la revue *Cadernos do Sertão* est consacré à la poésie. Des poètes et poétesses de diverses parties du monde ont proposé leurs textes sous forme de poèmes pour illustrer cette revue, composer ce numéro qui, consacré à la Poésie, semble aller à contre-courant, ou pourrait constituer une sorte d'affront à ce qu'on nomme la pensée unique dominante, laquelle rend tout utile et urgent, dans une obéissance efficace, même si apparemment douce, aux desseins de ce nouveau dieu appelé Marché dont la contreface est la Liberté, écrite avec une majuscule, divinités qui mériteraient tous les sacrifices des individus.

Nous savons qu'en proposant de la Poésie, nous allons à rebours de la résignation dans une vie privée de sens.

Il est vrai que toute poésie n'est pas une invitation à la libération, ni ne veut ni n'a besoin d'être combative, il y a même des poètes qui se sentent à l'aise dans le monde apparemment insignifiant, parce qu'ils s'aménage un lieu bien à eux, très sûr et préservé des tumultes du monde, dans leur propre univers. Mais on ne peut nier que la Poésie ait ce pouvoir extraordinaire de nous ramener à nous-mêmes, de nous faire écouter les échos de nos rêves, de nos désirs pas toujours clairs et explicites, de nos préoccupations les plus intimes, et nous pousse ainsi à traverser ce continent incommensurable que nous sommes nous-mêmes et nous conduit à la confrontation avec ces « Autres » qui nous habitent.

C'est dans cet esprit, comme si la Poésie était une sorte d'antidote, que *Cadernos do Sertão* cherche à publier et diffuser la Poésie. Nous le faisons à contre-courant de ce fleuve puissant qui a conduit, dans les sociétés contemporaines et sous l'occidentalisation avancée, à la zombification des esprits guidés par les médias de masse qui, cherchant à distraire, prétendent offrir érudition, éducation, réconfort et... n'offrent que résignation et un inévitable désenchantement de vivre.

A travers la Poésie, dans ces poèmes publiés ici, nous voulons vous inviter à la plongée nécessaire dans chaque être, à une rencontre avec vous-même. C'est peut-être la plus grande utilité de la Poésie : inciter la rencontre de l'individu avec son être, de chacun de nous avec sa propre humanité, éclairant les zones sombres de notre être, comme des fenêtres ouvertes au vent, soufflant la poussière du désenchantement, raviver la lueur des espoirs et des rêves qui, peut-être, sont encore en sommeil, mais pas encore éteints.

En espérant que ces poèmes soient lus et appréhendés comme des étincelles de vie soufflées sur les cendres qui semblent mortes,

Nos remerciements les plus sincères à :

Abelaziz Amraoui (Maroc),

Ady Sá Teles Santana (Brésil)

Aleilton Fonseca (Brésil)

Andréa Santos (Brésil)

Angelo Riccel Piovischini (Brésil)

Antonio Brasileiro (Brésil)

Antonio Gabriel Evangelista Souza (Brésil)

Assis Freitas Filho (Brésil)

Cecília Rodrigues Muliéca (Mozambique)

Claire Varin (Québec-Canada)

Danielle Forget (Québec-Canada)

Eduardo Vago (Brésil)

Horia Badescu (Roumanie)

Josuelene Souza (Brésil)

Liviane Gomes Ataíde Santana (Brésil)

Lubomir Guentchev (Bulgarie) - *in memoriam*)

Luís Cláudio Paranhos (Brésil)

Luis Resende (Brésil)

Marie-Rose Abomo-Maurin (Cameroun- France)

Mohammad Ziar (Iran)

Mohamed Mahiout (Algérie-France)

Rita Queiroz (Brésil)

Roberval Pereyr (Brésil)

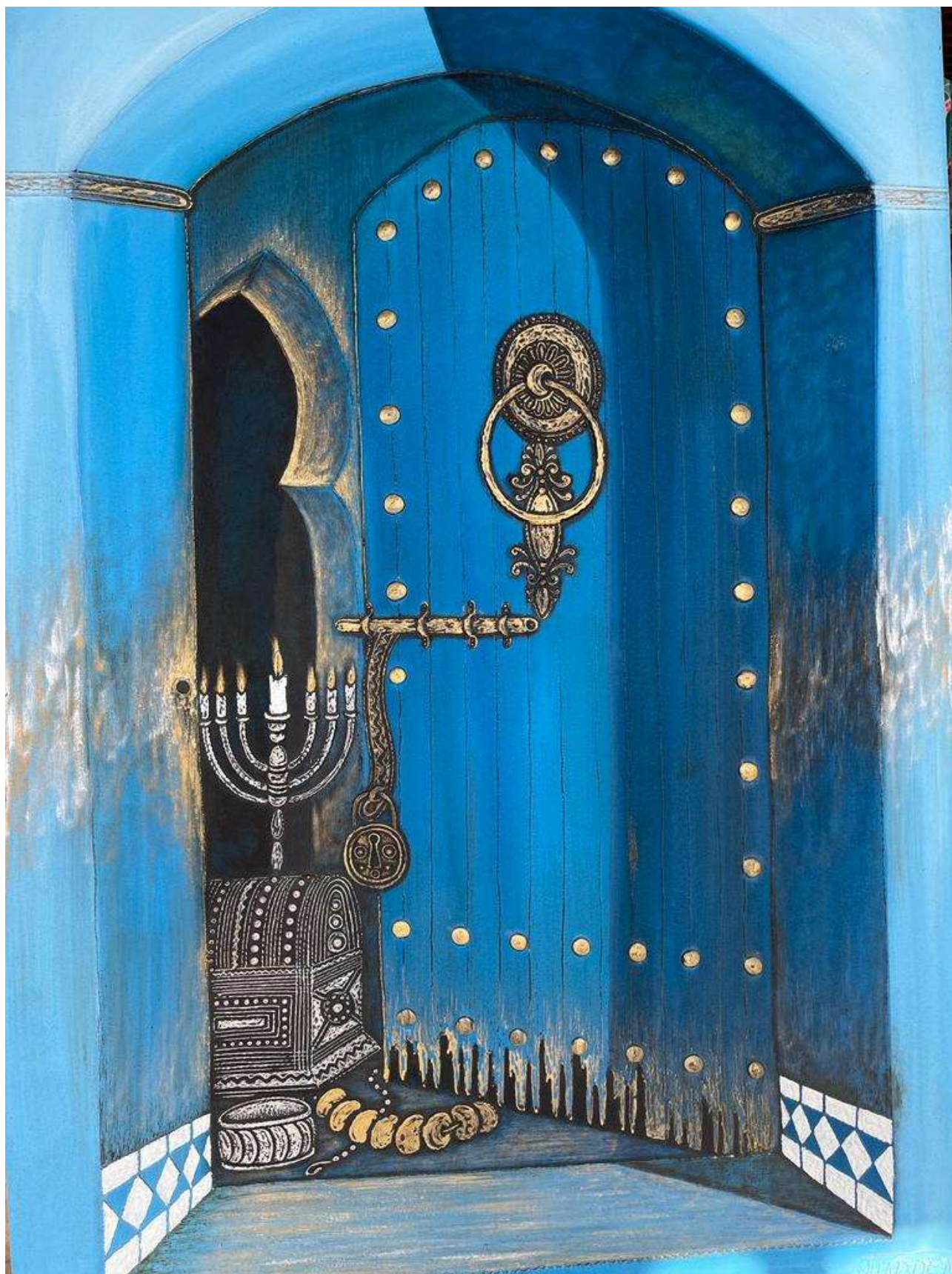
Ronaldo da Paixão (Brésil)

Wilson Bernardo (Brésil)

Des remerciements particuliers vont à Takiko Nascimento, qui a assuré le travail de révision linguistique de plusieurs textes, ainsi qu'à Christine Jacquet et à Evair Teixeira, Liviane Ataíde et Maria José Brust, et aux artistes plasticiens Gabriel Ferreira, Jean Lima, Mário Rosário et Pita Ramos, dont les oeuvres illustrent nos pages. Nous remercions vivement Abdelaziz Amraoui, Dilma Maria Mello e Orlando Sampaio dont les photos enrichissent aussi ces pages.

Humberto de Oliveira

Éditeur



Abdelaziz Amraoui

A ma femme

J'ai fait le choix
De ne garder en moi
Que toi
Belle
rebelle
même dans ma tombelle.

Je ne veux
Que te voir !
Je ne peux
Que t'apercevoir.
Vers moi, viens
Ne crains rien
La vie à deux, c'est bien
Viens, couvre-moi de toi
Sois mon toit
On ne sera point à l'étroit

Tiens ma main
Ne regrette rien
Passons à autre chose
Le noir deviendra rose
Il est temps de tout revoir

Méditer

Naître... miraculeusement.

Vivre... difficilement.

Mourir... inéluctablement

N'être absolument...

Souvenirs effacés

Traces englouties.

Homme,

Bête de somme.

Trimballant,

Transportant

Colportant son fardeau

Sa fin

L'abîme l'attendant...

Méditons



Jean Lima, voyageur navigateur

ADY SÁ TELES SANTANA E LIVIANE GOMES ATAÍDE SANTANA*Em l'honneur du professeur HumbertoLuiz Lima de Oliveira***L'ENSEIGNANT**

L'enseignant

Le philosophe et sa simplicité

L'homme à la lumière

Lumière de la sagesse

Le savoir qui émerge

De l'esprit couvert

Par ses cheveux gris

Comme des lumières qui font briller

L'être

L'enseignant

L'écrivain et son regard

L'homme visionnaire

La parole de l'âme avide

Pour la plénitude de l'être

En apprenant à vivre ensemble

Sur les chemins de l'altérité

À travers les jours et les nuits



Jean Lima, Il s'agit de savoir et d'être

Chant des roses

O, Roses,

faites-moi l'honneur d'une prose,

en ce matin ensoleillé, car

vous êtes mes voisines,

seuil et cœur.

Roses, vous êtes ma passion.

Je vous soigne comme à déesses

que je vénère dans mon jardin.

Je suis votre fidèle jardinier.

Mon ouvrage ne cesse pas.

Toujours vives, vivantes,

muses sacrées, - je dirais-,

visiteuses toujours agréables

Je vous attends jour et nuit.

Vous soigner en vaut la peine,

chaque pétale est comme un vers,

chaque rosier est un poème.

Roses, vous êtes multicolores,

comme nous l'enseigne la nature.

Vous êtes des reines parmi les fleurs,

et vous dansez au vent, ballerines.

Ô roses, si belles !

Et ces gouttes sur vos pétales ?

Je demande : que serait-il ?

Peut-être, de la rosée en larmes.

Certainement, des gouttes de poésie.

((traduit par Humberto de Oliveira))



Pita Paiva Jeune fille lisant à la balançoire

ANDRÉA SANTOS

1.

Amour:

Une rose rouge écarlate embrase les draps

2.

Poésie-femme

corps-femme

corps-langue

Traversées féminines

Poésie et femme

Effacer des discours

Créer des raccourcis

Dévoiler les aubes

Se (ré)inventer

3.

Errante

Entre les courbes,

passarelle de poussière,

Elle suit.

Au loin, résonnent les derniers cloches.

4.

Symphonie des heures froides

Dans les erreurs que je n'ai pas plantées

Des rouges blessent le ventre.

Les silences qui soutiennent chimères germinent.

Dans le bouillonner des verres,

Le poids des jouissances que j'ai réduites au silence;

source, semence, semer.

Dans les pages que j'ai tissées

Des rires que l'épouvantement éteint.

Les aubes ne cousent pas des cicatrices.

Dans la disordre de la scène,

Des ficelles d'insanité défigurent des mémoires,

Des corps suspendus dans l'invisible :

Reflét au miroir.

Dans la tessiture des versets,

symphonie.

Des roses rouges pénètrent la page.

Traversées.

5.

Fil d'aiguë douleur
Des pas sur les opaques coupures
Du passé
Entrecroisés

Ce que je fus.

Fil
D'aiguë
Douleur.
Ce que je suis:
Du fil qui lèche la lame
Des morceaux avortés
Des ombres dans une ancienne station.

6.

Phénix
Le poème m'a fait mal
Dans les coins des versets,
Le rouge des visages défigurés

Le poème m'a libéré
Dans les entrailles des mots
Je me (ré)invente.

7.

Des cicatrices tatouent des mémoires
Sur les dos du Temps.

8.

Des fruits amers pourrissent les sens
Des précipices et vallées et larmes
hantent les horizons

Une odeur de mort traverse les frontières
Des rouges teignent les océans
Des images funèbres taisent les rêves
Des silences pleurent le visage des paysages

9.

Chemins de pierres
Je débrouille mes mémoires
Dans les chemins de pierre.
Aux lointains de l'âme
Feu: je lacère des chimères

10.

Des silences vieillissent
Regardent le passage du Temps.

11.

Le corps et l'âme dansent les brèves attentes
Craintes s'ancrent aux plis du passé
Des cloches guident les pas de la pérégrine

12.

J'ai cousu les silences
Déchirés par les gouttes de la rosée
Je me suis déshabillée des masques
Découpées dans la pénombre
J'ai tissé des cicatrices
Dans les labyrinthes de la mémoire,
J'ai soutenu la détresse dans les courbes du poème.

13.

J'ai fait des murs
Chapitres de liberté.

Ou

J'ai fait des murs
Chapitres de liberté

Du chant,

La lutte contre l'oppression.

J'ai fait de la distance,

Symphonie,

Le chant de tous les peuples.

Des bras levés,

La force pour briser les fers,

Du silence, Sens.

Un rite a surgi.

14

Je porte dans mes vertèbres

Des rumeurs de parchemins

Dans le corps, silence de cloches.

15.

Dans les chemins de pierres,

Une paysage de quiétude et étonnement.

16.

Femme en deux actes

Dans mon corps de femme

Il y a des Ruts silencieux

Dans les lèvres, fils de sang : rapides

Vestige de cristal.

Dans mes seins et courbes: destin des femmes.

Dans la pénombre, des bouches sucent mon (dé)plaisir.

Au loin, des corps met en scène des rites.

Dans mon corps de femme,

J'entends l'épanouissement des Ruts.

Je crée des sentiers, des détours : Phénix.

Sur les lèvres : les rouges blessent la rétine

Seins et silhouettes: je récrée des horizons

Des destins raturés

Des chants : un chœur résonne.

(traduit par Angelo Riccell Piovischini)



Gabriel Ferreira, Tache dans le ciel

ma parole

ma parole:

lame rougeoyante,

lance coincée dans ma poitrine,

épée qui brille devant le soleil de midi,

poignard qui conjugue les prétérits

de ma chair et de ma semence.

ma parole:

parabole traduite par le temps

sujet, verbe, prédicat;

adjacences et noyaux de péchés,

agneau immolé en appositions,

noms, pronoms, interjections.

ma parole:

infinitif fini, métonymie,

catachrèse, métaphore,

collapse des signes,

ivresse sémantique;

panthère noire

glissant sur la peau de la nuit,

déesse nue sur l'herbe au clair de lune.

ma parole:

cri au dedans de silences

verbe enrôlé d'avoir tant crié.

solitude

la lune, au loin, me regarde dans les yeux
comme si j'étais un coucher de soleil;
un fou crépuscule,
une tombée inconséquente du soir.

elle me lit en entier
comme si j'apportais
une dague entre les dents
dans les pages sombres de la nuit.

innocente et belle,
elle épelle mes hiatus,
déclame tout haut mes malheurs,
mes cris agrammaticaux.

la lune - artémis indomptable,
jacy de miel et de feu,
séléné incarnée -
ne mouille pas avec son éclat
mon espoir.

donc, je délire
soûlé de mes envies
plein de nostalgie et de peur
dans un port-solitude.

et dans cette heure sombre,

où le vent souffle timide
et la nuit est ma locomotive,
c'est moi, la lune, le vin,
une absente présence,
mes paroles folles
et l'immensité.

un jour

un jour, pas plus qu'un jour,
de mes mots ne resteront que des os
cassants, opaques.

un jour, sous l'égide du temps,
mes vers, durement contrariés,
ne seront que d'un grave silence
sur le derme de l'immensité.

un jour ma parole, nymphe nue
sur un lit d'oublis,
s'évanouira; n'épanouira plus
dans les elysées champs des sens.

un jour, pas plus qu'un jour,
mes rêves seront tus ;
combien d'eux encore prématurés !

un jour, il n'y aura plus de jours ni de nuits,
ni d'amours ni de passions ;
il n'y aura ni de sourires ni de larmes,
ni de douleurs, ni d'illusions.

un jour tout sera
juste l'obscurité et l'oubli
dans la grande sphère
qui tombera aussi en silence.

un jour, pas plus qu'un jour,
mes yeux
se fermeront avec le poids de plomb,
sans délai ni espoir.

et ce que restera de moi
disparaîtra dans les larmes versées
de ceux qu'avaient m'aimé.

un jour, pas plus qu'un jour,
solennellement, je ne serai rien.
un jour, pas plus qu'un jour.

papa

le temps est l'abri
à la nostalgie que,
indomptable et poignante,
s'avolume dans ma poitrine.
c'est une nostalgie qui ne s'arrête pas
baignée dans les eaux
de tsunamis salés
qui insistent sur écouler
par mon visage.

je regarde notre maison
je la sens encore si vide ;
ton absence, intumescence et froide,
me fait encore mal
et il est impossible
de ne pas me souvenir
de quelques vieilles joies.

j'entends encore ta voix
m'appelant à pleins poumons,
j'écoute les chansonnettes
que tu m'as apprises,
je sens tes étreintes serrées,
ta barbe me piquant,
je vois à travers la fenêtre déjà floue
mon visage d'enfant fripon.
je me souviens encore tu m'apprenant

des petites premières lettres de l'alphabet,
des nombres comptés sur les doigts,
mais aussi, de ton regard sérieux
quand je faisais des espiègleries
tout polisson ;
je rapelle ton étreinte de lion,
l'abri inoubliable,
qui me protégeait du monde méchant.

cette nostalgie n'a pas de forme,
toutefois, elle se dessine
si profondément en moi, papa.

de toi, il y a ce que je ressens pour toi
et une épitaphe presque effacée,
brûlée par le soleil des années,
lavée par les pluies qui vont et viennent
indifférentes à cette nostalgie mienne.

de toi, papa, il y a la certitude
que la finitude
prends un morceau vivant de nous
quand nous perdons ceux que nous aimons.
et moi, comme un gamin sot,
je me surprends encore à sangloter :
pourquoi tu ne reviens pas, papa ?
pourquoi ?
je t'aime tellement!

mère

mère, combien de tes larmes
sont le lait fiévreux qui fertilise la terre !

combien de tes sourires
sont des fleurs de résistance
au milieu des tempêtes
passées, présentes, futures !

oh mère, oh femme, oh grande *mater*
tu es toujours enceinte d'espoir.

dans un monde qui suppure encore la douleur,
tu es la fondation et le chemin
pour l'épanouissement de qui je suis.

tu es vie, qui comme chaque pétale,
soutient inlassablement la fleur;
force qui affronte la tempête
et se bat sans crainte;
giron qui accueille;
des bras qui protègent ;
des yeux qui, de la dignité,
héritent toutes les couleurs.

oh mère, oh atma divin, oh être cristallin,
c'est de ton ventre - sacré et sanglant -
qui naît, résiste et insiste l'amour.

passage

le temps n'efface pas des ratures,

il ouvre des fentes.

le temps ne met pas fin aux amours,

il éternise-les sur les murs de la mémoire.

le temps ne détruit pas des chemins,

il construit des écarts dans l'immensité.

le temps, le temps ...

un dieu, un démon,

une cicatrice ouverte sur la peau

du crépuscule des heures.

le temps, le temps ...

une marque, un signe,

un vortex, un vertex ;

un dieu insomniaque

disposé sur le tissu

venteux de la vie.

quand

temps ! temps ! temps !
de tes vérités les plus dures
celui qui me touche le plus
c'est savoir qu'un jour,
pas plus qu'un jour,
je ne serai qu'une absence;
rien de plus qu'une figure nommée.
je n'enregistrerai plus rien
sur les rétines de mes yeux
fatigués et maladroits.
ni une bonne ou mauvaise odeur
subordonnera mon odorat,
pas même un goût sucré ou amer
pénétrera mon palais.
je ne ressentirai pas le poids
d'un autre corps soumettant le mien
à des plaisirs chaleureux.
je ne pleurerai plus aux aubes,
je ne me souviendrai pas de mes passions,
ni lirai pas non plus
mes pathétiques poèmes d'amour.
je ne serai qu'absence;
absence, oubli et silence.
ah, temps ! temps ! temps !

tout correspond à ta vérité
inévitable, fixe, incontournable.
alors, je soudoie l'aube
avec les cendres de mes mots
en me divisant pendant j'existe encore,
en me blessant puisque je choisis de lutter,
en ouvrant des fissures dans le terrain de mon âme.
ah, temps ! temps ! temps !
si j'étais quand !

mobile

je suis un météore traversant le temps :

fou et imparable vers la finitude

je rêve de l'éternité ,

de l'infini des choses candides, chaleureuses et belles.

je suis la tempête apprivoisant les bêtes

sous un épais rideau de vent et de pluie;

je suis le nuage qui tombe en grosses gouttes,

je suis le désir et le manque, la présence et l'absence,

la nostalgie et la douleur de la nostalgie.

(in)finitude

à la fin tout aura été juste le verbe
sans le vestige que c'était verbe.
tout aura été juste la mémoire
perdue de la propre mémoire,
le mot sans l'ossature de la parabole
dans l'écho silent de l'esprit humain.
à la fin tout aura été enterré
sous d'épaisses couches de temps ;
tout aura été réduit au silence
par des signes infrasonores.
à la fin tout cela aura été oublié ;
tout aura été juste le vestige
sans le vestige que c'était un vestige
comme le regard très aigu
d' une statue funéraire;
un ange de marbre réduit en éclats
souffrant anonyme la larme annoncée
qui n'aura jamais traversé les âges et les âges.
oui. tout se sera dirigé vers la fin
dans notre demeure immensément infime.
et dans le ciel de la planète en ronde par l'infini
les étoiles filantes déchireront brutalement
l'atmosphère de la grave sphère
sans témoins, amants, troubadours.

oui. étoiles filantes:
mensonges nécessaires
dans les rétines possibles
de nos vérités.



Antonio Brasileiro

ANTONIO BRASILEIRO**Héritage**

Mon fils, ne pleure pas.
Il y a d'autres façons d'être heureux
loin de moi.

N'appelle pas mon nom,
mon fils.

Moi-même je t'appellerai un jour et — te dis-je — tu ne m'entendras pas.

Ainsi, mon fils,

ne pleure pas

puisque, fils je suis aussi: la même larme

dans l'oeil,
le même couteau
dans l'oeil,
mon fils.

((traduit par Humberto de Oliveira))



Photo: Antonio Gabriel Evangelista Souza

ANTONIO GABRIEL EVANGELISTA SOUZA

BOURDONNER

les brins du corps insinuent

Le bourdonnement mélodieux

de la nuit apaisée

Le rêver souriant d' enfant

Le son différent d'une trompette

qui traverse la nature sereine

des ouïes sourdes.

Suer le mercure

la mer et l'air

le désir lointain n'a pas de nom

il n'a pas d'écho.

Ce qui vient de l'âme

de même il s'en va.

Dans la langue mère ou grand-mère

nous ne trouvons pas

le mot-miroir

qui se sache soudainement

comme sourit l'âme

claire vérité

à l'intérieur

de la poitrine

((traduit par Humberto de Oliveira))



Antonio Brasileiro: trois personnes

ASSIS FREITAS FILHO*Le poète ne tire pas des mots au vent*

Je sais que très loin tu m'emmènes
Et à distance j'espère très fort
La louange que tu me livres

je laisse écrit ce qui plie
en cette surveillance d'enchantements
à courtiser sa silhouette

au coeur je ne porte
que l'immortel hoquet
La mer d'une infinie caresse

Je cache la main sur le visage
si tu me dis que ce n'est pas du feu
mais vers dit, vers mis

DERNIER POÈME LES INCIVILISÉS DE L'AMOUR

Personne n'ose dire je t'aime
en ce moment, il n'y a que le ciel à désirer
Ce nuage paisible
le chant de l'oiseau obstiné

Maintenant, la mer se noie de réticences
le coeur se décolle des rétines
les choses vivantes sont en minuties
L'amour est un ingrédient
que tu dois éviter aux assaisonnements

Poème de l'aube

C'est du pain et du hoquet
la matière que je souhaite
de l'éclair et du pétale
de la solitude et du ravissement
de la sacoche des soupirs
du silence de l'arc-en-ciel
du courant de l'incertitude
du ronger de tumulte
c'est encore du gaspillage
cet amour que je caresse

Rêverie

Quant José est devenu fou
il a mis des vers à songer :
il voyait des rimes au ciel,
il voyait des poèmes à la mer.
Dans ce rêve il s'est perdu
en des allitérations inexistantes
il désirait des sonnets au ciel
il voudrait des éloges à la mer...
Et, dans ce stupeur qui est arrivé
il s'est mis à filer des strophes...

C'étaient des hexasyllabes au ciel,
c'étaient des hémistiches à la mer...
et comme un gauche libéré
il a attrapé des métaphores en plein vol
Il voulait métrifier le ciel.
Au délire les muses se sont prises
Il a essayé de galoper le nuage
Sa syllabe au ciel est montée
son verbe à la mer est descendu
Il a mis des vers à rêver
il voyait des rimes au ciel,
il voyait des poèmes à la mer.

ROUTES POUR ALLER À TOI

Il m'arrive de savoir quelque chose polychrome

fantaisie, sorcellerie, conte de fée

Une luciole à sonner la cloche

le hoquet du poisson

Touche de nénuphars nuages

Peut-être, mon amour,

Attend-moi,

Je prendrai note du partage des fleurs

P.S.

elle aime rassembler des *jabuticabas*

tisser des divagations avec les paupières

embarquer en des épiphanies

souffler des divinités sur les mots

Elle sait tatouer une symphonie de Mahler

Trouver des crépuscules aux interstices

elle entraîne des urgences aux sens

elle rend sans direction

les ailes des oiseaux

Elle fait submerger la mer d'Andromède

TU NE SUBJUGUERAS PAS

tu seras humble devant les mots

tu apprendras que le simple

c'est le splendide

Toi, tu auras la concentration et la discipline

pour désherber le silence

et résolu,

tu iras embrasser la solitude du poème

((traduit par Humberto de Oliveira))



Pita Paiva, África Sertão

CECÍLIA RODRIGUES MULIECA**Le coup de la passion**

Même si ce n'était pas mon rang
j'ai fait de la senzala ma salle
j'ai baisé une Noire
Belle de voir
Mince pour avoir
Dans une lutte entre ce qui allait arriver
et mon désir à moi
Nos âmes s'embrassèrent
dzukutavam dans les *missangas* de sa taille
on oubliait mon peuple
ma ditacture
pour augmenter ma torture
cette couleur que je méprisais
en rêvant de ne pas avoir douleur
je naufrageai ma conscience d'ardeur
de la couleur du péché
mon coeur cadenas
ne chantait que le verbe aimer.

MULATRE SANS DRAPEAU

Mulâtre sans drapeau
dans tous les regards je suis vue
telle la carabine chasseuse
en pleur sincère
j'écoute
ne lâchez pas
Mais qui veut savoir de moi?
Personne ne m'écoute
Si je progresse au *job* c'est parce que
la mulâtre a donné le fruit
Je suis l'amour de la Noire et de la blanche race
la haine dans la même disgrâce
Mais qui s'intéresse à moi?

((traduit par Humberto de Oliveira))



Photo: Dilma Maria Mello

Masque mystique

Masquée de nuit
elle avance
blanche sombre
vers le puits du jour
s'y penche
sans pouvoir se mirer

joues éclaboussées
par la lumière insondable
jaillie des abysses du temps
verticale
jusqu'au visage
le mien le nôtre
même peau

elle se redresse
voit dans les Ténèbres
croit à la grande Clarté
depuis longtemps déflorée
s'offre en sacrifice
pour apaiser la divinité
poursuit masquée
pudeur et loup de velours
incognito au carnaval terrestre
foire aux tièdes
fête des trop-pleins
bazar des tordus
bal des tueurs

agent secret pour l'outre-ciel
elle espionne les désirs mystiques
dans la galerie des monstres
à la mascarade du monde

elle vole sous le vent
efface les traces
enlève le masque
immole la Grande Illusion
s'éveille d'entre les vivants
hors mort



Photo:Dilma Maria Mello

DANIELLE FORGET***Urbanité***

La ville dans l'abordage
mouvance de la pupille

précipitée de reflets tant de frôlements

la chaussée là devant
percées de vapeur et souterrains où se gave le passé relents d'exil
cabriolent à l'arrière de ton front
le doute s'insinue dans le parcours

quand la retenue des bruits
alourdit les façades

soudaine vaillance du lointain
et la brume dans le regard

malgré les ongles polis
les cheveux domptés
le rythme chambranle

une montée un virage céder le passage

ne pas se perdre au croisement
la traversée des autres

une radio déverse la couleur d'un jour à repeindre cabotine le passant entends-tu?

bleue la poussière en travers
du pare-brise ahuri
aucun rivage en vue

mollesse
du trajet il se détend
s'habille des clameurs
enfilade des tags
les murs soupirent à n'en plus finir

tes pas en lacets
cherchent la bouée vive

oui respire la ville pleins poumons

nicotine cliquetis de métal
cambouis grimpent aux parois

la foule mutante déploie sa cape dans le coude-à-coude bat la cadence

un récit à narrer
sans fin ni morale
s'insinue entre les pavés

un filet de haute vague
noue sa peine à tes désirs

ta voix se fait démesure
et à travers toi coule ce parfum d'ailleurs la ville repue prend ses aises



Jean Lima, Dendê, l'or liquide

EDUARDO VAGO***Sur le pont de fer***

C'est Bahia d'un côté
de l'autre c'est Alagoas
d'un côté c'est un pauvre village
de l'autre pleine échoppe
de gens et de quincaillerie

Mais, ce qui unit
les deux côtés du pont de fer
ce sont ses secs versants
d'où émergent des bras
pleins de doigts décharnés
se levant et résistant
à l'étouffante chaleur
(même si des eaux gentilles
rendent quelques-uns verdoyants de joie
en leur donnant à boire)
Et pour parler de ces eaux
qui fortement bénissent le *Sertão*
et qui coulent pour s'accrocher à l'Atlantique
il est banal d'en penser
et à la cause de leur grandeur
qui ne s'arrête ni tombe
(même si je peux le faire
devant tout ce qui arrive)

La pluie en sera-t-elle la cause?

luie qui allaite et fait de la place

autant qu'un vent en acier ?

Ou le *Minhocão* qui est allé se promener

avec retour proche du départ

dessinant un chemin?

Ou c'étaient des plaques de la Gondwana

qui ont formé leur cours

traçant leur actuelle vallée?

Ou n' étaient que des longues larmes

de *cunhãs* abattues

qui ont donné [d']une telle richesse?

TROUS DE ROUTE

La connectrice en mauvaise conservation
même en faisant d'efforts, elle ne s'en tire plus
sa fonction de serve
et sans plus d'estime
elle fait une action pas belle:
bouches ouvertes et beaucoup de cris
à qui lui marche dessus

parfois, elle ouvre sa bouche si discrète
qui crache les roues passantes

parfois, précipitée, soudain elle les capture

alors que les voisins de l'accotement

versent de la farine *sertaneja*

à la quête d'une débile haleine

Pour le routier désir

et aussi la nécessité même

Même si le rêve de cette faim

n'est qu'un gâteau sec et gris

indéfendable à pérennité

FEU DE SAINT JEAN

Dans la nuit de saint Jean
les voisins allument des flammes
qui restaient sur les bois de chauffage
devant les maisons
jetant de la chaude lueur et de la chaleur
aux alentours
et plus elles brûlaient
plus éblouissaient
ainsi démontraient,
crachant par la peau de lumière
avec laquelle lançaient
leurs étoiles orangeâtres
qui s'éffaçaient au vent
avant d'aller à la rencontre
de leurs pâles semblables
laissant comme seul trace
de leur consommation le reste

((traduit par Humberto de Oliveira))

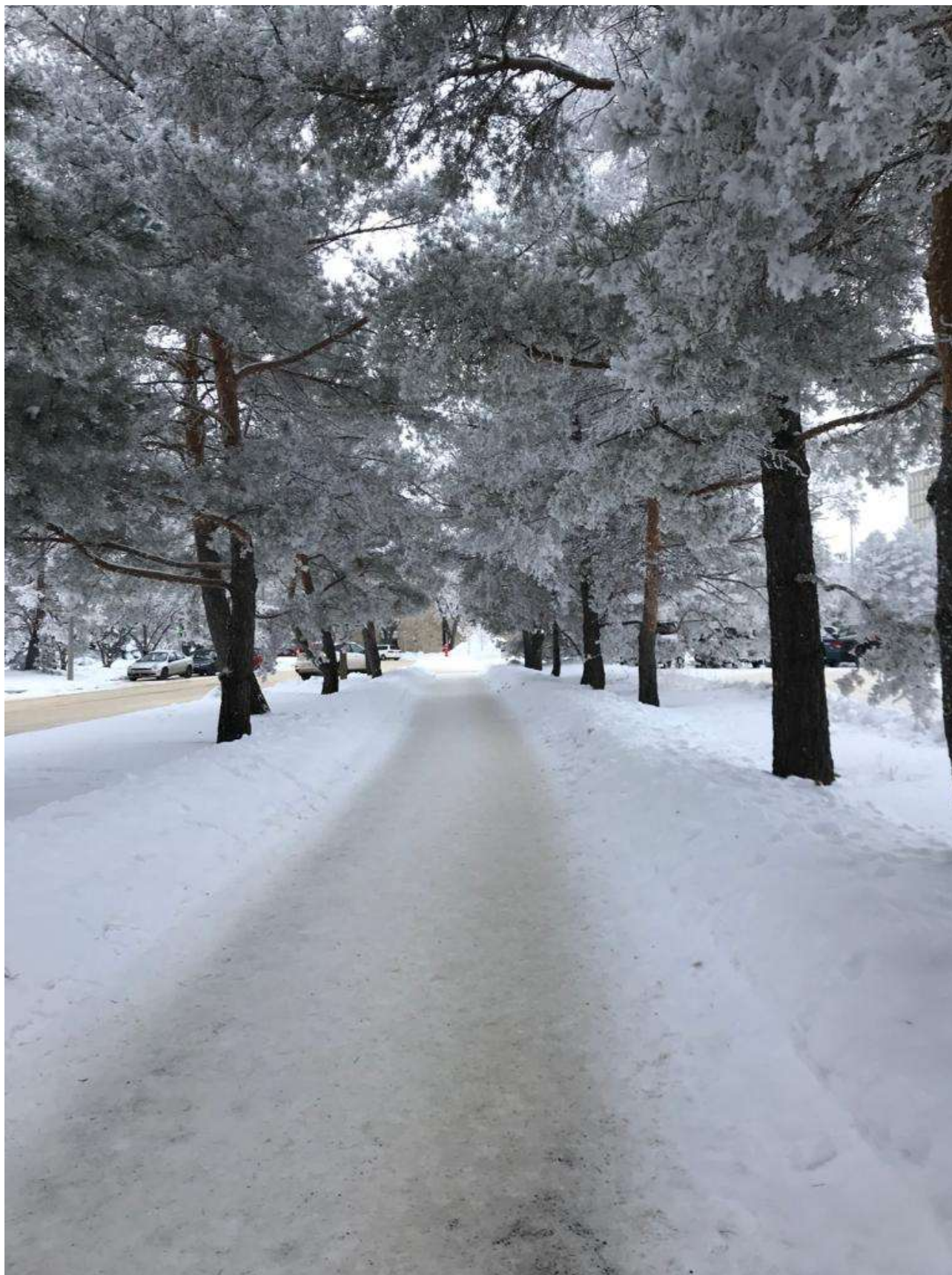


Photo:Dilma Maria Mello

HORIA BADESCU*Jours d'hiver*

le doigt sur la détente.

Absents : les choses,

les cieux,

les hommes !

Glacées sont les mains de l'instant, et tes doigts transis

d'où pendent des fragments de barbelés,

glacées les plaies de tes paumes. Tu pourrais voir le sang de l'oiseau sacrifié dans les casemates de l'hiver.

Tu pourrais entendre

la migration de ta semence vers les sables du néant.

Une vague d'effroi

fouette tes entrailles.

La bave des aveugles

s'écoule sur la joue

du lendemain.

Les jours sont vieux

dès maintenant.

Il neige comme au premier jour

après la Genèse,

il neige comme dans le sommeil des enfants et des paysans trépassés,

il neige avec des dalles de lumière, avec des larmes du ciel

et des sanglots de la terre,

il neige du non-temps et du sans-monde et sans-toi.

Demain sera le deuxième jour,

puis un autre

et encore un,

mais il va neiger

jusqu'à l'extrémité du terme

et même au-delà.

Aujourd'hui est le premier jour

après la Genèse ;

les autres seront vieux

dès à présent.

Et tout d'un coup

plus courts deviennent les jours, et tu n'arrives pas à saisir
que la lumière
est tombée
et d'elle-même
se retire,
et tout d'un coup tu la vois à la fin des choses,
la fin qui maintenant est aussi la tienne,
effaçant avec son noir absolu la mémoire de l'ombre qui épaula ta vie.

Elle est à l'intérieur de toi comme le ciel
à l'intérieur de l'oiseau,
impossible de questionner les ailes sur l'abîme –
passage de croix dans l'eau,
leur crucifixion entre deux
tempêtes –
impossible d'apprendre la terreur de la chute :
rien de plus que la mémoire
du vide.
Elle est à l'intérieur de toi
comme le ciel
à l'intérieur de l'oiseau.

I***Un jour habité***

autrefois;

pourtant le chemin

tu ne t'en souviens plus ni comment le suivre, étrangères sont maintenant à tes pieds

les traces,

étrangères les chambres où l'ombre seule

lèche la joue de l'oubli. Un jour habité

autrefois ;

demain la poussière de qui y trouvera sa pâture ?

De la poussière sur le visage du miroir,
de même que la main de l'ange palperait sur ta joue
l'herbe de la lumière
et qu'au-delà de son ombre
on pourrait voir
la peau transparente du ciel et l'océan de noir
au-delà duquel s'arrête
la voie sans fin
qui mène là où ne commencent ni jour ni nuit,
alors que le corps n'est plus qu'un chemin de campagne sur lequel le vent balaie la
poussière tombée de l'habit
du néant.

Le plus seul n'est pas

le plus solitaire de l'univers,
mais celui dont le monde
manque de morts.

Heureux sois-tu
toi dont l'âme est emplie de morts. Ils sont là plus vivants
que jamais.

Heureux sois-tu, toi
dont le monde tient
la terre d'un soir et la tempête d'un jour où à eux-mêmes
ils se sont rendus ;
et l'instant qui se meurt
longtemps après,
quand l'ombre aura conquis pour eux encore un doigt du territoire où ils se sont
apparentés aux dieux !

Ils sont plus vivants
que jamais,
ils sont la vie
qui te tient
et te rend à toi-même,
ils sont vivants
et toi tu es celui
qui au-delà de la porte de la solitude les emporte,
toi qui ressusciteras un jour toi aussi
sans savoir qui sera celui
qui t'emportera au monde
à son tour.

Comme un grain de sable

tu attends.
il n'y a que le cercle de lumière qui se referme autour de toi
et ton regard
Tu es là
tu l'attends.
de la terre elle vient, la souffrance, de nulle part et de partout :
de ton âme,
de ton sang,
de ta chair,
de toi elle vient, la souffrance d'autrui, homme qui attend au milieu de la scène
d'être,
d'être lui-même
et de son essence plus essentiel.
Tu attends qu'il soit là
l'ange qui va t'annoncer que ton âme est bénie
et tu vas porter en toi,
la souffrance,
qui d'elle-même
attend.

au milieu du désert,

Il fait noir de tous côtés,

qui de lui-même se reprend.

dans le désert de la scène :

Elle vient de nuages,

et digne de ce qui est plus fort que lui,

à Laurent Terzieff *i.m.*

Je ne crois pas en savoir plus à présent qu'autrefois :

ce n'est pas la sagesse qui s'accroît en vieillissant mais l'obstination.

Non, les merveilles ne fleuriront pas

sur les branches noueuses de la pensée ; ni les jeux déchaînés du vent,

ni le filet d'or que les merles tissent au ponant, ni le murmure nocturne des eaux

ne rempliront ton ouïe,

mais bien le grincement de la scie du vieux Chronos flairant la moelle des os.

Non, ni les diaphanes Pléiades,

ni les chastes Ourses,

ni le limier de l'automne, l'Orion sauvage, ne s'allumeront dans tes yeux,

mais les noires étoiles de l'inexistence.

Je ne crois pas en savoir plus maintenant qu'autrefois :

la ronce qui t'amenait

dans les chambres lumineuses

de l'été,

ton corps impondérable

sur la poitrine du sable

et le bourg estompé de lumière qui nous léchait les pieds.

Comment partir au bout du monde sans la certitude du retour ? On le sait,

ce n'est pas la sagesse

qui s'accroît en vieillissant mais l'obstination.

Béni soit-il celui qui grimpe le Golgotha du jour!

Béni soit-elle la lumière qui provient de ses blessures

et enveloppe notre chair

et le cœur dans lequel on baptise le noyau du monde !

Béni soit-elle la larme qui scelle la bouche du désert,

le sempiternel où s'appuie

le chant de la profondeur

alors que l'au-delà est ici

et allume le cierge

au chevet de la mort!

La petite araignée

qui besogne au tréfonds de tes yeux ;

dans sa toile avancent

les aiguilles du retour.

Dans la terre brûlée de l'heure la fraîcheur du brin d'herbe devant les portes du sang. Le prochain et le signe : combien peu nombreux ont été les jours sans soucis !



Pita Paiva, Pluie de fleurs

JOSÉ GERALDO WANDERLEY MARQUES***PREMIÈRE CHANSON D'ANNIE ERNAUX À SON JEUNE AMANT***

Mon jeune ami
Écoute la voix
De ta maîtresse plus âgée

Dans notre abîme d'âge
Il y a un cristallin crépuscule
Il se peut que tu ne vois pas
Qu'il y a plusieurs jours
Que les étoiles ne s'allument plus
Et que le soleil est à peine pâle?

Il y avait des étoiles en chaleur
Dans le ciel de la nuit
Lorsque je t'ai connue
Le clair de lune complice a souri
Et le temps a cessé d'exister

On ressemblait à des enfants
Du même âge
A cueillir des fleurs cultivées dans le jardin
Et des fleurs sauvages dans les prairies
Pour nous offrir l'un à l'autre

Jusqu'au moment où tu t'es aperçu
Et moi aussi, je me suis aperçue
Que la passion nous avait trompés
Car, tandis que tu célébrais tes printemps
En plein automne j'y étais déjà



Gabriel Ferreira, SANJUÃO

JOSUELENE SOUZA***Fluidité***

Nous sommes des êtres fluides
comme de l'eau qui coule dans la mer
Nous sommes la fluidité de la parole
Les répliques sont fluides.

Le flot des visages dans la foule
Fluide est la marche sur le sol
La marche est fluide sans racine
Pour fixer quelque part.

La fluidité guette chaque être sur le trottoir
Les fluides flottent sans direction
Ils se désintègrent rapidement sur le sol.

La fluidité marque leurs visages
Marque leurs corps
dans un état pâle, chaud, fauché.

Nous sommes des êtres fluides
Comme la liquidité de l'eau
Nous sommes des êtres liquides
d'une société liquide.

Nette société
Liquidité totale
Sans solidité.

Propos liquides
Corps liquides
être liquides.

LIBERTÉ SÉQUESTRÉE

La liberté, c'est pour quelques-uns.

Beaucoup vivent une liberté:

Séquestrée

Faussée.

Ils vivent dans la peur et l'étonnement.

Ils vivent avec les fantômes de la peur

Quel jour et quelle nuit ils arrivent et prennent leurs joies.

La nuit, la peur revient usurper la liberté faussée

Entourée de médias, visage, fakenews.

Je préfère la vraie liberté

Liberté de la conquête

Liberté qu'il conquiert

Liberté sans chaînes.

Cette liberté enlevée rappelle

l'esclavage racial des temps de zombie

et de cent ans d'esclavage.

Je préfère la liberté d'esprit

Gouvernée par les idéaux des Lumières.

Je préfère la liberté des chansons

Qui nous motive

Ça nous concerne tous.

Je préfère une vraie liberté

Sans que cette liberté soit faussée,

et asservie dans la vie quotidienne médiocre des infâmes sociaux.

(IN) CIVILISÉ HOMME

On est civilisé?

Nous sommes un homme sans distinction.

Nous sommes cet être :

Pourri

Puant

Mesquin

Insolite

Ver rongeur.

On est des primates

Qui vivent dans une jungle de pierres

Nous sommes une jungle d'ignorance

Nous sommes une jungle capitaliste

Nous sommes des bêtes

Bêtes nous sommes

Nous vivons dans la (in)civilisation

De la civilisation capitaliste

Nous sommes capitalistes dans la culture

Nous sommes capitalistes dans l'éducation

Nous sommes capitalistes sans éducation

On est civilisés?

On est civilisés?

Que rien de civilisation

Nous sommes incivilisés de corps et d'âme

De corps et d'âme.

AUTOportrait

Je suis une femme:
Être fragile dans son incomplétude
Être fort dans sa plénitude

Je suis une femme:
Être fort dans les batailles de la vie

Je suis une femme:
Dans ses charmes et ses désillusions

Je suis une femme:
Être tantôt inlassable, tantôt fatiguée

Je suis une femme:
Être libertaire

Je suis une femme:
Être génératrice d'un autre être

Je suis une femme:
Être avec la volonté et les désirs

Je suis une femme:
Être mère
Être aimée
Être amant.

Je suis une femme:
Être de liberté
Être amical
Être loyal

Je suis une femme:

Être bête

Être animal

Être angélique

Je suis une femme:

Être des fusions

D'Aphrodite

D'Athènes

D'Artémis

De Vénus

Je suis une femme:

Être d'une fusion de toutes les femmes:

Cléopâtre

Helena

Maria

Paraguay

Xica da Silva

Anita Garibaldi

Dandara

Maria Quitéria

Je suis une femme:

Être mythologique

Être angélique

Être guerrier

Guerrier être.

(traduit par Angelo Riccell Piovischini)



Jean Lima, Au temps de “ma maman”



Gabriel Ferreira ,”DÁ UM CORRE”

LUBOMIR GUENTCHEV

Vous êtes responsables

1

À quelques années

Car mes vœux sont ceux qui autrefois faisaient
 De bruit à tous les coins de rue et sur les places
 Qui, pour partir, n'avaient plus qu'un petit espace,
 Où vous tous, vieux naïfs, je vous dirai vos griefs:

Vous m'avez forcé à enlever des lunettes foncées
 Pour regarder en noir votre monde imparfait,
 Vos vêtements et votre air d'autres bien colorés
 Pour voir – de loin – en rose un fictif, dit parfait.

Vous disiez entre vous: “Rusma iront les choses,
 Durant mieux que ça pour notre grande cause ;
 Notre jour n'est pas loin – nous prendrons le dessus”.
 Vous portiez, sous le bras, le pain, j'ai eu des pierres
 Aux patrons en crachat: “le pain, la liberté !”,
 Et prêtiez votre dos aux maîtres de carrière.
 Vous avez élevé des imposteurs prophètes
 Qui vous bouclent le bec pour bien vous faire œuvrer,
 Après les jours d'attente vous laissez soupirer...

★

Car mes vœux sont ceux de se adresser à vos têtes
 Prenez le vêtement du pécheur et honnête
 Et demandez pardon, de chez à l'ère !

Un dicton

Un dicton est resté des temps passés :
Tête qui s'incline n'est pas tranchée,
Par le glaive elle est souvent épargnée –
C'est la maxime des gens dits sensés.

Et c'est la plus saine philosophie :
Pourquoi s'échauffer, pourquoi s'indigner ?
C'est toujours ainsi qu'a été la vie,
On gagne toujours à s'y résigner.

Changé en une permanente peur,
Ce reste d'une longue servitude
À servi à nos gouvernants – tuteurs

À nous faire accepter leurs turpitudes ;
“ Ce peuple a l'âme esclave ”, ont-ils compris –
Il cédera pour n'avoir pas d'ennuis.

Les Prébendiers
venus dans le fourgon de l'Étranger.

Ils craignent - même un rien, ne serait-ce qu'une ombre,
se méfient de quiconque à leurs yeux n'est pas sûr,
Ont soin de s'entourer de gardes et de murs,
Pour tout autre ils n'ont qu'un regard hautain ou sombre.

Ils ont un grand patron auquel ils sont dociles,
Des fruits de notre sol lui livrent les meilleurs,
Se montrent avec lui les plus braves lutteurs
Et nous entraînent dans leur charrette servile.

Grands chevaliers de la justice souveraine,
Ils n'ont cure des droits de la personne humaine,
Prétendent de chacun ordonner le destin.

Cependant, ils ne sont guère dans la concorde,
Car les scélérats ont les instincts d'une horde,
Surtout quand il faut se partager le butin !

Les Caméléons

Ils sont partout, étant assez nombreux,
Mais peut-on aisément les reconnaître ?
Derrière les rideaux et les fenêtres,
Ils sont vigilants et silencieux.

Ce sont des gens pratiques et prudents,
À tout moment ils flairent l'atmosphère,
Ils voient changer les choses de la terre,
Changent vite, eux aussi, selon le vent,

Sans avoir l'air faibles ou poltrons,
Avec tout le monde ils se montrent bons,
Et même dans les liens se disent libres ;

Ils n'ont pas de conflits intérieurs,
Se plient au gré de tout supérieur –
Braves caméléons de tout calibre !

Les Grandes armes

Il est des armes qu'on ne tient pas dans les mains,
Selon le lieu, l'instant elles sont variables,
Pour leurs services on les juge profitables,
Invariablement elles touchent leur(s) fin(s).

C'est surtout le mensonge – effronté, multiforme,
Invisible poison sans cesse distillé,
De toutes les façons dans l'esprit instillé,
Nuit et jour on nous verse à flots sa masse énorme.

C'est aussi la contrainte avec son assurance –
Parfois simple menace et souvent violence –
On vous prend à la bouche, on vous mène au fouet.

Mentez, mentez – il en restera quelque chose ;
Contraignez, contraignez – c'est pour la grande cause !
Vous avez, pour cela, vos lévriers dévoués.

Le Mensonge

C'est moi, le Mensonge, je suis partout ;
Je suis toujours prêt sur toutes les lèvres ;
Sans moi, la vérité paraîtrait mièvre,
Je suis le monde – intelligent et fou.

C'est par moi d'abord qu'on instruit l'enfant,
Je fais autorité sur mainte chaire ;
Je suis sacré dans l'Ordre militaire,
Je règne sur le tapis vert des grands.

Je suis dans le roman de la vedette ;
Dans le sourire de la midinette.
Et souvent dans les vœux des amants.

Je suis la meilleure arme dans la vie,
Dans l'âpre main de la Démagogie,
Et dans la balance du commerçant !

Gloire à toi, Mensonge, au plus profond de l'Abîme,
Gloire et louange à toi – énorme, monstrueux !
Tu es le plus grand maître – à toute heure, en tout lieu,
Tu es le grand moyen – ce pour quoi l'on t'estime.

Une Nouvelle religion

Avec l'autorité d'une religion
Une doctrine s'est dans le monde étendue ;
Insolente, agressive est sa contagion,
Elle fige l'esprit, bannit toute autre vue.

Changer l'Humanité en un seul troupeau gris,
Pour ses prophètes c'est l'idéal qu'on espère ;
Leur foi est absolue et leur dogme est sévère :
Il prétend affranchir l'homme qu'il asservit...

Religion sans Ciel, cette erreur de notre ère
À ses terrestres dieux, bruyamment adorés,
Que tour à tour ensuite elle renverse à terre.

S'il n'est pas tard, de cette aventure fatale
Le pauvre monde doit enfin se libérer –
Peuples, dressez-vous pour cette lutte finale !

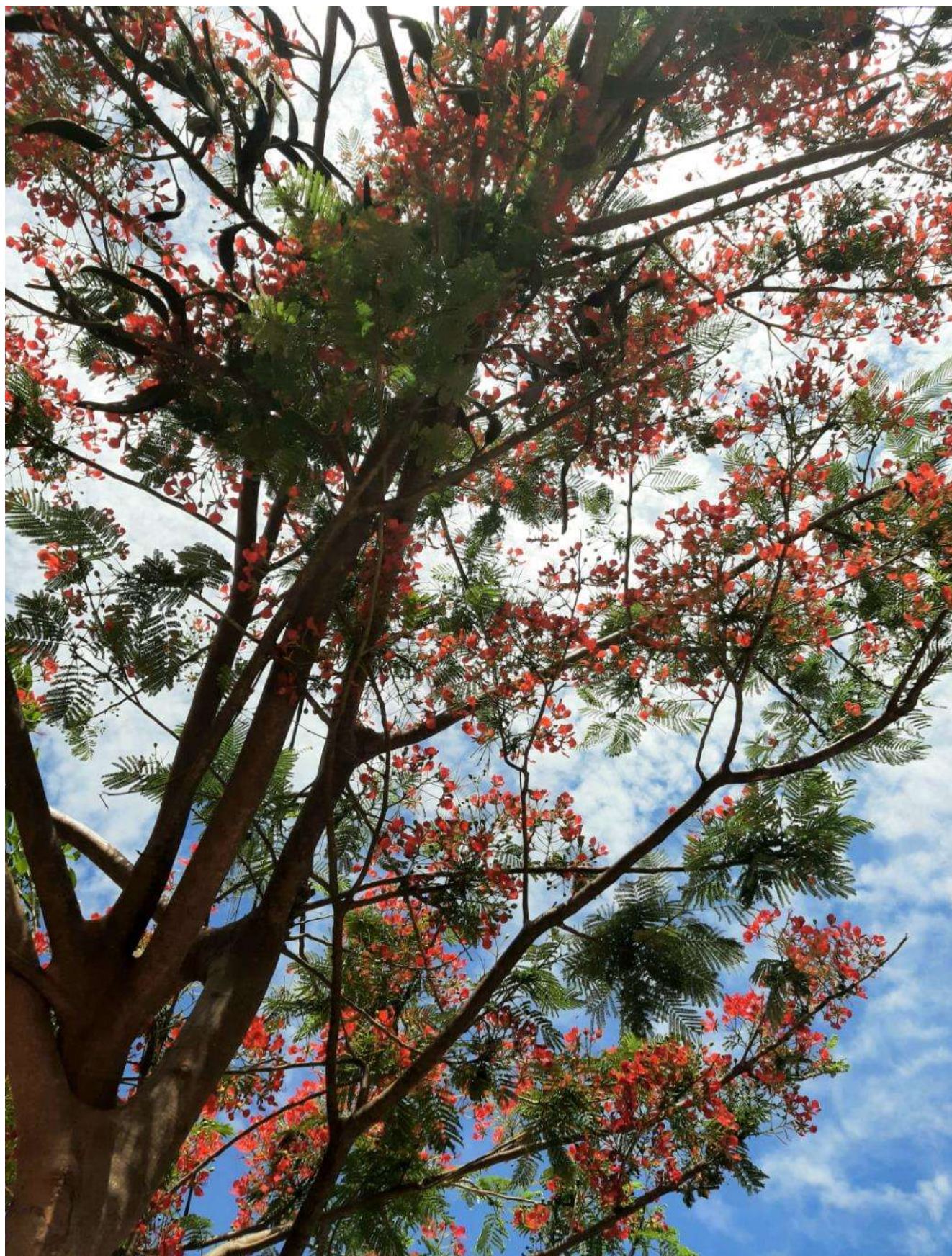


Photo: Luis Resende

LUIS RESENDE***ET SI LA TERRE ÉTAIT DONNÉE AUX DÉESSES****(À Zoraíde Portela)*

Jusqu'à ce que mes cheveux montent au firmament,
les hordes qui entourent ma pensée
tombent comme des gouttes légères du riche pétrole
en jetant par terre la semence de la résistance,
conséquence, permanente, vivante.
Les jambes avançant sur l'or noir,
je lance ma voix qui crie en silence
au lieu du désir, libre, libertaire... de femme.
Toujours mère, qui impose des destins solides
sous la forme d'une chanson délicate.
Dans les veines de la vie qui s'instaure, on aperçoit
dans les ombres qui perpétuent la présence de mon ton,
rythmé par le tambour et ordonné par l'atabaque
par le biais de la nature de la couleur,
je m'impose,
la vie aux poignets forts contre l'oppression silencieuse.
Je garde ma lame aveugle que je porte
dans l'âme, la sueur, le sang, car je suis celle
qui connaît le goût de l'histoire injuste,
imposée sur ma tête ruisselante,
sans que l'on s'aperçoive que je construis, avec des engrais astucieux,
la plante que je sème,
tout en fixant les racines capillaires,
sur le sol infertile que m'ont laissé,
les amarres de ma...
de notre identité.
Je ne veux plus le paradis...

LES FEMMES QUI NOUS HABITENT

J'ai dans le sang
les peaux qui dorent au soleil,
les marques qui marient
des désirs démesurés de faire vivre
de longues guerres, de grandes luttes, d'autres
guerrières
qui lèvent leurs armes contre les vilains destins,
en faisant parler la résistance des lumières,
de sueur, de larmes, de sourires, d'enchantements.
Le chant de la forêt, la boue de l'asphalte,
l'argile de l'argile sont des armes éternelles
de la tendre bataille de notre coopération
à nourrir des rêves de plaisir, pour donner des vies à la vie,
des mémoires à la mémoire, des lieux au lieu,
dans la mer turbulente de l'existence.
Des bateaux sculptés par des mains tendres,
des rames taillées sur le tronc avec des mots doux,
des boussoles orientées par les cheveux au vent,
racontent notre histoire... une identité.
Et malgré l'air qui s'ouvre en sentiers
en amenant nos amazones au paradis,
les soldats ne manqueront pas avec des boucliers, des armes
...et leur âme féminine.

(traduit par Denise Lavallée)

AUTO-PORTRAIT

Le miroir ne me supporte plus
et pourtant il sait que je ne l'ai jamais aimé,
quand je passe devant sa place immobile
l'orgueil dépasse la vanité,
et s'il était un bateau, cela ne serait pas le quai,
et en tant qu'objet, je ne serai pas désir.
Car, en moi, je ne souhaite rien.
Par les bois de la solitude, j'efface la foule mortelle
et je rêve à une nouvelle aurore.

Le miroir ne me regarde plus,
la peau écaillée par le temps sec,
les larmes coupées d'humidité,
des corps qui se brisent par des os fêlés,
des visages inconnus qui passent inaperçus,
enivrés de sophismes cachés,
que je ne reconnais plus,
des lettres incomplètes non adressées.

Le miroir ne se brise plus,
éternel, il vit pour témoigner les âmes perdues,
des idéaux inutiles dévorés, de légères tortures déjà vécues,
les vêtements sans date noircis
des pas autrefois faits en vitesse
aujourd'hui se font inconsciemment en pièces,
des morceaux pointus et écorchés
en coupant la chair osée et résistante.

Mais le miroir n`attend plus,
renoncer à son existence intacte,
chercher une nuance supposée de changement,
ressusciter le goût du zèle convenable,
obéir aux inconstances du subtil divin,
pour que de l`un sorte l`autre impossible,
en dévoilant tout le secret humain.

Le miroir ne saura jamais
ce qui nous attend télluriquement,
jusqu` au moment où sa splendide luminosité
se transmette à la pierre secrète.

(traduit par Denise Lavallée)



Pita Paiva, Tiê-sangue

LUÍS CLÁUDIO PARANHOS*L'oiseau bleu*

Chante

Soigne tes fistons

surveille la bête-homme

qui est aux aguets

bien près ou de très loin

Fuis de son accolade

S'il ne vole pas comme toi

par contre il est bien sournois

il déguise son nœud

faisant semblant de bonté

Très feignant

il voit d'en haut,

Oiseau bleu, attention !

L'homme n'est pas oiseau !

C'est une bête

fixée au sol...

Comme un oiselet

L'oiselet est déjà éveillé

A personne il ne doit rien...

N'a pas de boulot

dans le matin ensoleillé

Il ne cesse de bouger

voilà qu'il bat ses ailes

et regarde l'homme là-bas

L'oiselet chante, chante

et rigole...

L'homme est toujours en retard

L'oiselet n'a pas de rendez-vous

Ni pointeuse à tamponner

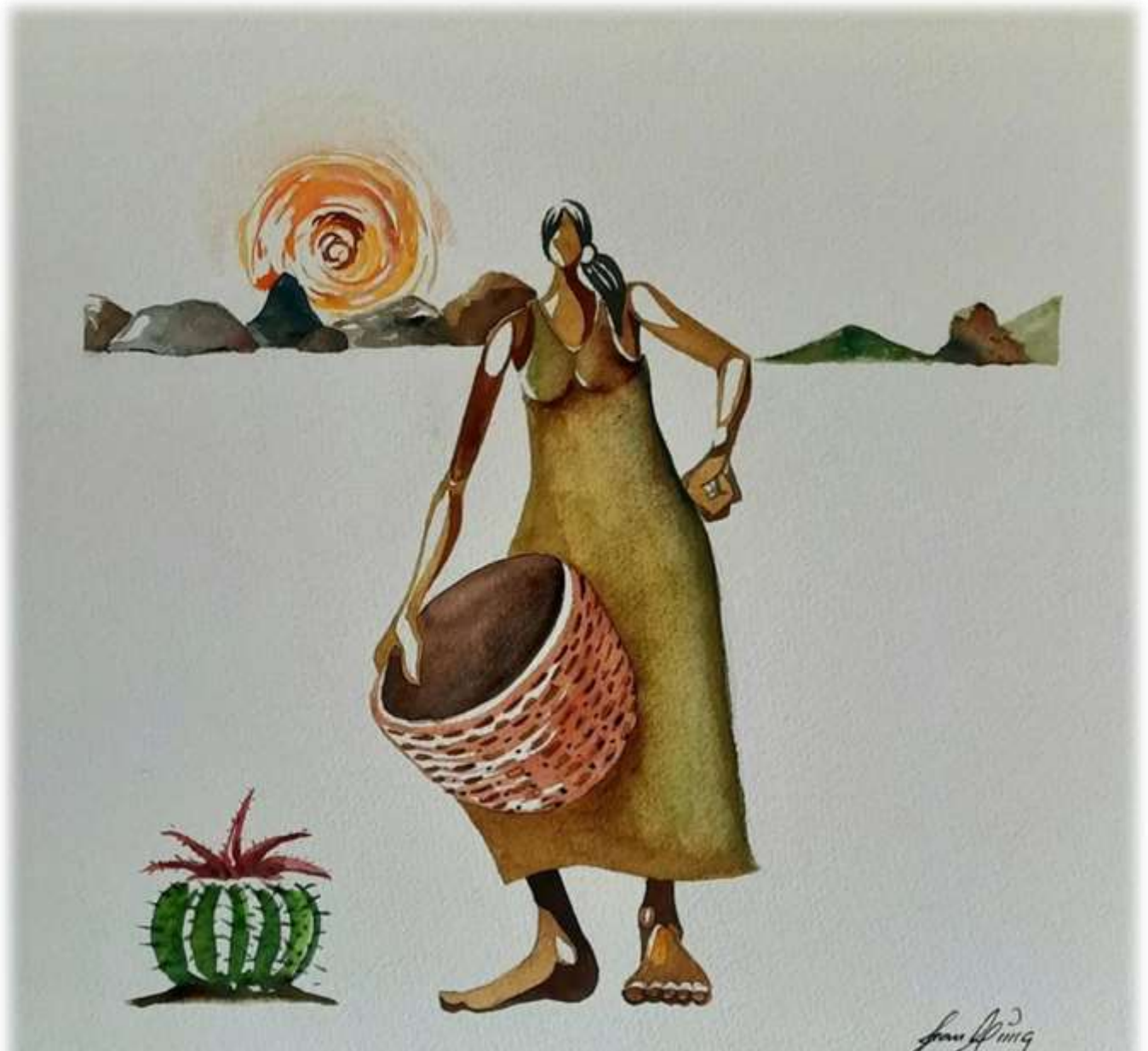
Il s'éveille avec la lumière jaunâtre

du soleil presque endormi,

Il vole avec mon papi,

en rimant des volées

((traduit par Humberto de Oliveira))



Jean Lima, en allant chercher

MARIE-ROSE ABOMO-MAURIN

Kribi ! Le rêve de toute fille de l'intérieur des terres comme toi
Habitant sur la route, les véhicules passent et repassent
En descendant vers la Côte, ils amènent nos désirs d'enfants
En remontant, ils remontent avec ce qui,
Au jour le jour alimente le rêve.
L'Océan qui fait rêver ceux de la forêt
Les étendues d'eau donnent l'impression d'un univers des possibles,
Le monde ne compte plus de vieux maris traumatisants
Ni de rivales jouant le rôle de marâtre
Capable de contraindre la jeune fille à s'unir
Et de recevoir une semence qui avilirait son être.
O Kribi, ton nom sonne comme
Un appel à l'évasion
Au rêve, à l'aventure.
Pays d'où arrivaient des voitures descendues des bateaux
Parce que Sanda Zabel¹ n'est pas loin,
Et l'Europe à portée de main.

Kribi de l'appel des sirènes des paquebots prêts à voguer au loin ;
Kribi des légendes des mamiwata dans leur chevelure

¹ C'est qu'on disait chez nous.

Aux ondulations magiques
Et aux pieds queue de poisson.
Kribi de l'appel à la liberté
A l'amour, à l'argent !
Kribi des hommes, beaux, jeunes,
Blancs ou noirs
Sans ressemblance avec les vieux de l'intérieur des terres,
Kribi parce que c'est Kribi au nom de rêve !
Kribi comme Kaélé
Tout en K d'Archangelo² de Moneko
Où vont se réfugier tous les amoureux épris de liberté.

O toi, femme,
Tu es une inconnue,
Tu nous as abandonnés
Tu es celle qui ne méritera pas l'appellation de mère,
Tu es l'indigne,
Tu es la fugueuse,
Tu ne mérites pas notre amour
Tu es indigne de notre présence à tes côtés
Toi qui m'as fait jouer des rôles à la limite de ...
Je n'ose pas le dire.
Toi qui t'es servie d'une enfant pour...

² Que connaissent bien ceux qui ont vécu les années 70 dans ce pays.

Je refuse de le dire.

Toi qui as été capable de jeter ton enfant...

Je refuse de nommer ton geste.

Toi qui as été responsable de certains coups reçus par maman,

Je ne veux pas te saluer,

Je ne veux pas te parler,

Je ne veux pas te voir,

Nous ne voulons pas te voir.

Nous devons te haïr,

Te détester,

Te honnir...

Te bannir de nos vies.

Tu es l'indésirable

Tu es indésirée

Toi qui nous as reniés !

Tu es une inconnue, je ne parle pas aux inconnues.

Tu nous as abandonnés, je n'ai plus rien à te dire.

Tu ne mérites pas que je te parle,

Tu ne mérites pas l'appellation de mère,

Tu es une femme indigne,

Tu es une affreuse fugueuse,

Tu ne mérites pas l'amour des enfants que nous sommes.

Tu es indigne que je te parle en ce moment

Toi qui m'as fait courir sur le cimetière des anciens.

Je n'ose pas dire ce que tu mérites.

Toi qui t'es servie de mon innocence

Je refuse de te parler.

Toi qui m'as laissée seule à la rivière

Je refuse de te donner une chance.

Toi qui as provoqué souvent la colère de père,

Je ne veux pas te saluer,

Je ne veux pas te parler,

Je ne veux pas te voir,

Nous ne voulons pas te voir.

Nous devions te haïr,

Te détester,

Te honnir...

Te bannir de nos vies.

« Ô femme que je ne reconnais plus ! Pourquoi me fais-tu ça ? Je ne suis qu'une jeune fille ; une fille qui tente de passer inaperçue dans une foule ! je ne suis qu'une jeune fille qui tente, avec son frère, de se rendre au chevet de mama-tata, la première épouse, qu'on dit très malade. Peut-être est-ce la dernière fois qu'on la verra ».

Ô toi, femme, qui es partie

Pourquoi nous livres-tu à la foule

La foule des inconnus

La foule des gens qui ne savent rien de nous

La foule des gens qu'on n'aimerait pas voir.

Tu pleures, tu as sans doute raison,

Mais nous, que devons-nous faire ?

Tu cries, tu as tes raisons,

Mais nous, nous n'avons rien demandé.

Tu appelles les gens à ton secours

Mais qui écouterà la parole des enfants

Des enfants contre une adulte

Une adulte qui se dit leur mère.

On nous montrera du doigt,

On nous taxera d'ingrats,

Nous serons dits mal élevés.

On crachera sur nous,

On nous maudira,

On tournera la tête à notre passage.

Ô toi femme qui es partie

Pourquoi trahis-tu tes enfants ?

:

Homme, ô toi cet inconnu,

D'où viens-tu ?

Où vas-tu ?

De quoi te mêles-tu ?

Tu racontes ta vie,

Tu nous obliges à écouter ta vie,

On ne te connaît pas,

Mes frères ne te connaissent pas

Moi encore moins.

Nous n'avons rien à faire ensemble,

Nous n'avons rien à dire ensemble.

★

Ô mortel qui te mêle de tout,

Qui parle pour dire quelque chose

Sans penser à ce qu'il dit !

Ta jovialité ne me plaît pas

Tu es beaucoup trop gentil

Pour être honnête,

Tu poses beaucoup trop de questions

Pour avoir de bonnes intentions !

Le pays ne fourmille que de gens comme toi

Des inquisiteurs qui questionnent

Fouillent, fouinent.

★

Je ne suis pas sûre de t'aimer

Tu veux des renseignements

Tu cherches à savoir

Tu cherches à comprendre

Et moi je ne t'aime pas

Parce que ton envie de savoir

Ta voix mielleuse

Ton rire qui n'engage pas tes yeux
Te rendent suspect aux miens.

★

Et puis, tu parles
Tu ne nous aides pas
Tu tournes autour de la voiture
Glanant les informations
Que tu vas livrer
Non sans les avoir amplifiées
Que tu auras sorties de leur contexte
Extirpées de leur vérité
Triturées selon ton esprit inquisiteur.

★

Homme tu ne nous aides pas
Tu ne nous connais pas
Mais tu veux percer notre mystère
Tu veux savoir qui nous sommes
D'où nous venons
Ce que nous venons faire.
Tu vas briser notre surprise
Annoncer la nouvelle de notre arrivée
Armer des bras féroces
Pour nous combattre
Avant de nous avoir entendus !

Exciter la colère des villageois

Sans nous avoir laissé parler.

★

Homme je ne t'aime pas

Ta gentillesse du bout des lèvres

N'engage pas tes yeux

Ce sont eux qui parlent

Qui renseignent sur l'homme

Qui disent vrai,

Qui exposent celui qui parle.

Homme je ne t'aime pas

Tes yeux ne me parlent pas

Tes yeux se dérobent.

La Journée internationale de la Femme

Mon esprit toujours rebelle se refuse
De croire qu'il faut une journée pour
La femme,
Une journée pour celle qui a toujours
Besoin de plus de trente-six heures
Entre une nuit et la suivante
Pour compter une journée !

Mon esprit toujours rebelle refuse
Cette réduction en une journée
D'une activité toujours impressionnante
Toujours multiple qui jamais ne s'arrête !
Je refuse d'être la femme d'une journée
D'un temps, d'un laps de temps
Pour m'inscrire dans l'éternité du mouvement !

Mon esprit de femme toujours rebelle
M'interdit de croire l'espace limité
D'un concept de « la journée de la femme »
Pour mieux appréhender ce que vaut la vie
Lorsque la femme la mène,
la contrôle,
la gère !

Et toi, tu me diras : égalité des salaires,
Si tu veux !
Et toi tu me diras : égalité des droits,
Si tu veux !
Et toi tu me diras : scolarisation éducation,
Si tu veux !
Et toi tu me diras encore :

La femme n'est pas prête,
O toi, cesse de prodiguer
De telles insanités !
Insanités qui me rappellent cette assemblée
De doctes intelligents
S'étant autoproclamés tels !
Dire qu'ils m'amuse ?
C'est peu dire !

Alors la femme,

Prête pour quoi ?

Prête à quoi ?

N'a-t-elle pas déjà tout subi :

Inégalité des salaires,

Inégalité sociale

Inégalité politique,

Inégalité économique,

Viol, violence, silence ?

N'a-t-elle déjà tout entendu :

Bonne à rien,

Bonne à tout faire,

Monnaie d'échange,

Jeton de jeu...

Arrête... s'il te plaît arrête !

La femme est mère,

Mais on ne respecte que la sienne,

La femme est sœur,

Mais tu ne respectes que la tienne,

La femme est fille,

Mais il viole tantôt la sienne
Tantôt celle de son ami,
La femme est d'or
Mais régulièrement
Tu pilles ton propre or !

Pourtant, qu'elle disparaisse
Et on hurle :
« Un seul être vous manque
Et le monde est dépeuplé ! »
Qu'elle disparaisse, et on crie avec le poète
Son statut d'amant inconsolé !
Qu'elle s'absente
Et on macère dans des idées noires !

Mon esprit de femme toujours rebelle
M'interdit de croire l'espace limité
D'un concept « la journée de la femme »
Pour m'inscrire dans l'éternité du mouvement !

Vertige d'un mouvement cosmique

Où les étoiles dansent toujours avec la lune,
Vertige d'une existence sans drogue,
Sans hallucinogène,
Mais tourbillon d'une vie qui brasse les idées
Qui embrasse à grands bras ouverts l'existence
Mais valse où le mouvement écrit ma dignité
Mon honneur, le bonheur auquel j'aspire !

Mon esprit toujours rebelle se refuse
De croire qu'il faut une journée pour
Celle qui a toujours
Besoin de plus de trente-six heures

Etre une nuit et la suivante
Car il lui faut continuer son inscription dans le monde
 Ne jamais jeter l'ancre un seul jour
Mais voguer dans l'éternité de la complémentarité,
 De la complémentarité avec l'homme,
 Avec le monde
Pour des noces sans fin
Qui feront que le monde soit pour toujours
 Un havre de paix,
Un village de bonheur !

La Femme,

Elle est venue du fond des âges, du néant, comme l'homme
Tantôt son compagnon, tantôt son rival, peu amical souvent.
Elle est sortie du fond de l'esclavage aux multiples formes,
Meurtrie, abimée, mais toujours combattante. Une guerrière !
Son combat date de la nuit des temps. Éternelle Ève,
D'emblée coupable, car alliée du serpent pour corrompre, tromper.

Une seule journée dans une année de mille et une misères.
Voici qu'on institue insidieusement qu'elle a des droits.
Qui a compté ses devoirs ?

Alors, elle se lève. Elle est Ève. Elle refuse le destin imposé.

Elle refuse qu'on lui prescrive sa vie, son existence, son corps.
Elle se rit des prescripteurs et des bonimenteurs en tous genres,
Car ceux-là ne vivent ni dans son intimité ni dans son désir

Toujours ardent, peu importe la géographie des lieux de sa présence



Gabriel Ferreira, Colé ?

MOHAMMAD ZIAR***I******La bonne entente***

Les rêves eux aussi
Ont leurs principes
Si vous vous y livrez trop souvent
Ils s'habitueront à se dérober
Entre moi et le rêve
Il y a bonne entente :
Le matin rarement
On se dit bonjour
Bonne nuit par contre
Est au rendez-vous
Et quant au sommeil
Nous le partageons

II
Étrange solitude

J'écris ma solitude sur le vent
Il s'arrête
Je l'écris sur le rocher
Il éclate
Et je passe avant qu'il s'effondre

Dis un mot, ai-je dit
Et tu as jeté un regard
Un regard plein de rien à dire
Ton dernier regard

Or ma solitude
Est surchargée de non-dit
Voilà pourquoi
Rien ne peut la supporter
Ni le vent ni le rocher
Voire ma mémoire



Pita Paiva, Le Chanteur et l'oiseau

MOHAMED MAHIOUT***BOUBERÈK***

La ville somnambule

Où gisent des immeubles

En suspens sur le câblage

Perchoir d'augures délétères

Ce sont eux

TOUS

Qui devancent les phares rouges

Et hument la fièvre des pare-brises

EUX

Le cruor noir

Qui glisse dans les artères de la ville

Écrasant l'asphalte

Et la sueur des pas

Forte est la main à l'index raidi

La cigarette victorieuse et l'ongle limé

Estampent les masques lacérés

Les couches humides

De sueur froide

La détente torpillée ne les retourne pas

Le sang alourdi leur panse

Et satine leurs cœurs

Le barbelé

Le chapelet

La Liberté

Et le panneau lumineux

La nuit dégorge un escalator

la rampe ne quitte pas la main

C'est alors que les murs

Chiffonnés d'allures furtives

D'avis de recherche

D'amours caillassées

De poubelle putride

De jeunesse raturée

De mirage de chaux

De rencard de crime

Et d'urine de démence

Questionnent la nuit :

Qui, tombera ? *

* Disney-Land,

Spathiphyllum,

Bentalha...

PROMESSE VOLTAÏQUE

Dans un autre texte intitulé poème

Il clignera du sécateur

Le feu malin du câble de cuivre.

Au creux du poing,

Le soupir de la ville.

Mais,

Pour quelle Révolution ?

Soudain, dès lors à l'heure où noircira la ville,

Arrivera au monde le lieu sauvage

Que materne la ronce forestière

Lorsque l'heure aura soufflé le dernier âtre

Lorsqu'elle aura dardé le têtard et la soif

Lorsque la faim aura bleui les entrailles de mille tonnerres

Et que le verbe assourdi saura se taire,

Frappera alors le silex

Et le barouf de la meute.

EXORDE RUSTIQUE, SUR FOND OCTAVE BLANC.

Azelmadh

Embusqué à l'exercice respiratoire,

Rétention du souffle.

Sinueusement,

Glissade, sur le sentier des vignes noires,

Constance, de visions nutantes

Et grappes qui s'agrippent au Chemin.

Pierre noires et opalines,

Écorce des rives et agueusie des mots

Éclat juteux, le lustre de chaque grain.

Puis, au bout du rayon,

Un perron.

Sur le vert mansardé de la colline

Le ciel vide et bleu.

Ce sont des envies d'achèvement qui le stimulent,

Convolé à l'escalade des marches,

Pour se tenir dans l'ardeur de la trombe.

Dès lors,
Visions
Écllosion,
Un halo auréole la tribune,
Une nébuleuse
De lumière
D'ombres
De silhouettes
Chancelant le voile des paupières cérifères.
Ces âmes basanées,
Tentées,
S'échappent
Des luisantes venelles.
Alemmas
Sept ombres,
Interstices à bougeoir,
Rosaires, chapelets de blé
Mordorés sur le marbre
Infinitude de troènes
Parés de pétales et de violettes,
Qui fanent et sèchent,
Puis repoussent,

Aussitôt que le front touche au sol.

Ayeffus

Un pas. Encore un pas.

Ou pas.

Mais de quel côté te rejoindre ?

Si longtemps que tu aies foulé le sol

Flotté sur le friselis des champs

Par l'aube naissante

Et par l'ombrage saillant

La Main éployée

T'arrimait à sa poigne.

Carotte en tourniquet

ils arrivent

Soumis-verticaux

parés

de cravates vertébrales

aiguillant la prestance du maître

la porte tambour

n'a pas de seuil

mais le mouvement qui défèque

la joie,

la communion,

pour l'engouement

et la déréliction

la fraction

de la roue à aubes

Motus ! Le maître a dit

sans témoins -

C'est leur saint-frusquin qui manque le moins !



Gabriel Ferreira, Le Vent

RAMANUJAM SOORIAMOORTHY**I**

Le football, pourtant point brésilienne invention,
Au Brésil connut la révolution suprême
Qui, d'un jeu ordinaire, fit un art d'une extrême
Virtuosité, symbole de perfection.

Mais, bien plus que cela, de toute une nation,
Ou presque, le football y devint l'arme même
Contre les excès de l'étranger au teint blême,
Assoiffé d'injustice et de domination.

Car au Brésil, ce jeu pour l'esclave un moyen
Fut de prouver au maître son infériorité
Face à ceux qu'il traitait vingt fois pire que des chiens.

Maintenant encore, il exprime de la liberté
Le désir chez le pauvre qui rêve de grandeur
Pour lui, pour son pays, et aussi de splendeur.

II

Garrincha, balle au pied, le sublime magicien,
Tel un dieu sur le stade, des miracles accomplit
Comme pour s’amuser, ayant le seul oubli,
Pour inspiration, de ce qui n’est olympien.

Pour beaucoup et non seulement pour les Brésiliens,
C’est le plus grand de tous, par le foot anobli,
Lui qui l’a de son art sereinement ennobli,
Garrincha qui, sur terre, savait être aérien.

Le dribble au Brésil fut d’abord une technique
Pour fuir tout contact avec un adversaire
Capable de réactions affreusement sataniques.

Mais grâce à Garrincha et à la populaire
Ferveur qu’il suscita, le dribble tout un art

III

Avant Didi, Vava, Pelé et Garrincha
De l'équipe légendaire du Brésil en Suède,
La première qui au titre mondial accède,
Il y eut le grand Leônidas da Silva.

Celui qui, un jour, la bicyclette inventa,
« Diamant noir » surnommé par ses amis dont l'aide
Inutile était pour qu'il se, lui-même, succède,
Est aussi celui qui créa le foot samba.

Il est à l'origine du mythe du magicien
Brésilien, joueur de foot, artiste ensorcelant
De tous admiré, même de ceux qui n'y voient rien.

On a même de lui dit qu'il avait un talent
Tout entier brésilien, et aujourd'hui aussi
Pour ce talent, le sien seul, on lui dit merci.

IV

Didi était peut- être le plus grand d'entre tous:
Comme joueur assurément, bien plus comme être humain.
Car, bien que son jeu fût splendidement surhumain,
Le joueur était d'une simplicité fort douce.

Flamboyant malgré lui, évoluant sans secousse,
Il avait la victoire à portée de la main
Très souvent et, bien sûr, à chaque fois haut la main,
Même quand il lui fallait venir à la rescousse.

Où qu'il fût, Didi offrait toujours une image
De majesté ou encore de sainteté,
L'apanage en tout âge des authentiques sages.

Le génie de cet homme aura bien consisté
A faire d'un sport tout bête un superbe acte d'amour,
Ce qu'il faisait sans et non sans quelque trait humour.

V

O jogo bonito, expression que l'on doit
A Didi, n'a de sens qu'au Brésil, cette terre
Où, bien mieux qu'une religion, un mystère
Est le foot qui unit, comme de la main les doigts,

Un peuple dont on pourrait affirmer à bon droit
Qu'il en est comme le créateur solitaire.
Et c'est bien grâce au foot, ce nouveau Jupiter,
Que le Brésil reconnaissant sait être adroit.

L'expression qui témoigne de l'adresse brésilienne,
A folha seca, est un poème que Didi,
Sur un stade, créa d'une frappe de balle magicienne.

Un langage, un rituel qui combine le dit
Et le fait, le dire et le faire, tel au Brésil
Est le foot, une fête on dirait dans les îles

VI

Edson Arantes do Nascimento, le nom
D'un éternel jeune homme roi du foot devenu
Par la seule vertu de son talent reconnu
De tout l'univers qui ne sait que son surnom.

Pelé, de loin supérieur à Agamemnon
Qui toute une armée leva afin d'être tenu
Pour le vainqueur de Troie, que d'une balle besoin n'eut
Pour au sommet du monde faire briller son nom.

Une vie où le réel les limites dépasse
De la fiction pourtant inimaginables :
C'est bien celle de Pelé, elle qui tout outrepassé.

Chez lui, la réalité, incommensurable,
Prend des allures de mythe ou, voire même, d'épopée :
Un quotidien de merveilleux enveloppée.

VII

Le football est un sport peuplé de bien de dieux,
Au Brésil surtout, où parfois il en vient un
Qui, le meilleur d'entre eux, est divin comme pas un,
Tel Pelé révééré par tous et en tout lieu.

Ce n'est pas comme si l'on y avait adieu
Dit à Dieu, car les Brésiliens sont, c'est certain,
Tous croyants, prissent-ils tel footballeur pour un saint
Quelquefois. Et, pour eux, bien brésilien est Dieu.

Il n'est pas joueur de foot, même s'il est brésilien ;
Il est, mieux, architecte, et se nomme Niemeyer.
Il créa le miracle Brasília de rien.

Brasília, synonyme de l'énigme Niemeyer,
Dans le silence toujours plongée malgré les bruits
De la ville; même de jour, recouverte de nuit

VIII

Le football, au départ, n'était qu'un sport grossier ;
Il est maintenant encore considéré vulgaire,
Fait pour les petites gens, pour les classes populaires,
Bien indigne de certains, pourtant que des caissiers.

Freud trouve que pour pouvoir ce sport-là apprécier
Il faut être homophile, d'autres disent même, militaire.
Borges, allant plus loin, le juge, autoritaire,
Franchement stupide au grand dam des policiers.

La grandeur du Brésil, c'est d'avoir du foot fait
Un jeu presque au sens de l'illustre Mallarmé,
Eblouissant, laissant tout le monde stupéfait.

Car le foot s'y écrit, aucunement programmé:
Constamment différent, toujours imprévisible,
Au point que le joueur y est comme invisible.

IX

Que le football soit en vérité écrite
Et non rien que spectacle, comme on tend à le croire
A écouter ceux qui le voudraient faire accroire,
C'est le Brésil qui en signifie l'aventure.

Mais les temps ont changé et une caricature
Du football brésilien, évanouie la mémoire
De son passé glorieux sous quelque funèbre moire,
S'est substituée à son ancienne vêtue.

Cela nonobstant, le souvenir n'est point mort
D'un jeu où chaque geste, à peine esquissé,
Incontinent s'efface, emporté par la mort.

Néanmoins tout de suite, gentiment courroucé,
Un autre geste ou mouvement majestueux succède,
Signe que le geste s'efface, mais jamais ne décède.

X

C'est surtout au Brésil que le foot écriture
Se révèle en ce sens que, tout comme au ballet,
A peine exécuté, chaque mouvement de mollet
Du joueur ou de la danseusesitôt se rature.

Tout se passe comme si dans sa course, sa torture,
Tout pas ne pouvait que demeurer incomplet :
Un battement dans l'air, rien qu'un feu follet.
Car tout pas ici est sa propre sépulture.

Ainsi fonctionne l'écrit, ainsi le foot se joue,
Chacun traçant à chaque pas vers la mort la voie,
La mort que porte la vie toute la vie joue à joue.

Le football met en scène de la mort le convoi,
La beauté de la vie qui, chaque instant, se meurt,
Comme une balle de but dans d'un stade la clameur.



Pita Paiva, La Guérisseuse et la petite fille

RITA QUEIROZ**CARTOGRAPHIES**

Bien des nostalgies
cartographiés
en noir et blanc,
Tels de sentiments de vie
photographiés...
Au fil des heures,
j'ai pu absorber
les réponses insensées
dans le cadre vide du désespoir.
Maintenant, tout est suturé.
Plus de peluche...
Tout est neuf!
J'écris les plus beaux vers...

(traduit par Antonio Wilson Silva de Souza)

CIEL SANS NUAGES

La vie par un fil..
Dans la guillotine des jours
Le destin rompt avec le quotidien.
Des morceaux d'éternité se perdent par le chemin,
En laissant les souvenirs poussiéreux
Au bord de la route.
On danse la dernière valse
Dans l'incomplétude de la photo
Qui dicte la félicité.
Les rêves son restés
Et les mouettes qui sourient
Pous l'autre visage de l'abîme.

(traduit par Liviane Ataíde Gomes Santana)

LES INFINIS IMPRÉCIS

La poésie s'en évanouit
Et les douleurs m'ont habité
J'ai accroché mes désirs en stand-by
En faisant l'autonne des infinis imprécis.

Dans les heures humides
Moi, j'ai confessé ma fragilité
En répandant des fragments de moi-même,
De la douleur d'exister en autres marges.

J'ai recueilli mon sourire parmi les larmes.
Des traits doux m'ont fait rééditer des cartes,
Dans la couture de la nuit dont j'ai drainé les hivers.

Je palpite encore de la poésie
Et je rêve de combler les vides
De mon autre visage dans le miroir.

JAILLISSEMENT

(À Tonho França)

Je foule l'obscurité,
Blessant les pierres
Dans l'écriture du poème
Sans vers ni rimes,
Rien que jaillissement d'amours perdus.

Notre chair, crue, est abîme
Livre banni, sans lecture
Peint de poésie et de souvenirs.
Nous brûlons dans les aubes
Et l'horloge ne marque pas les heures.

Nous attrapons le temps,
En accouchant de souvenirs,
Éternisés dans les yeux pleins de larmes
Qui baignent les mots.

POÈME DE L'AMOUR ABSENT

Comment oublier les douleurs
Qui éclosent dans ma poitrine
Et insistent pour s'installer ?
Comment effacer les marques
Tatouées sur mon corps et mon âme
Qui saignent à chaque aube ?
Comment suivre les chemins
Emplis d'incertitudes et de vides
Se bifurquant vers tant d'autres destins ?
Comment ne pas pleurer
Les mots non-dits
Au déclin des heures ?
Comment rompre les liens
De mort et de vie
Gardés dans mes bagages ?
Comment comprendre les signes
Retournés dans le coffre de la nostalgie
Si mes larmes maculent encore mon visage ?
Comment accepter ton absence
Si présente et si profonde ?
Je biffe les palimpsestes
Et je ne trouve pas les réponses.

TEMPS DE POMMES

Les heures s'écoulent infiniment
Et les secrets se mêlent
Aux cendres que Chronos répand.
J'ouvre mon monde dans la force des rêves.
Des fils de passion couvrent les silences.
Je marche sous le soleil, cultivant nos rimes désaccordées
Dans chaque fragment de mer,
Dans les couleurs qui naviguent doucement,
Dans l'odeur du vent qui hérissé les chronologies.
Symphonie de souvenirs au fil des jours
Qui s'endorment moisis
Et s'éveillent avec les moineaux et les violettes,
Une fois de plus pris dans les toiles du calendrier
Tourbillonnant l'incomplétude des pommes.

CHANT DES YABÁS

Je suis des eaux...
Des eaux douces et salées
Des eaux qui lavent les douleurs et régénèrent l'âme
Je suis des eaux...
Du miroir qui se retourne
Et capture les souvenirs en haute intensité
Je suis des eaux...
Labirynthiques de (in)certaines certitudes
qui font bouger les masques
Dans la douce oscillation des heures
Je suis des eaux...
Des flammes qui consomment les secrets
Et déchirent les silences de l'aube
Je suis des eaux...
Des plaisirs inscrits à l'horizon
Parfum enivrant du destin
Je suis des eaux...
Vertes, bleues, dorées
Essence mère du chemin parcouru
Je suis des eaux...
Des larmes qui sont restées sur la route
(Dé)rencontre du fleuve et de la mer
Je suis des eaux...
De l'effacement des cendres
et du recommencement de la chevauchée
Magique épiphanie des eaux.

COSMOLOGIE

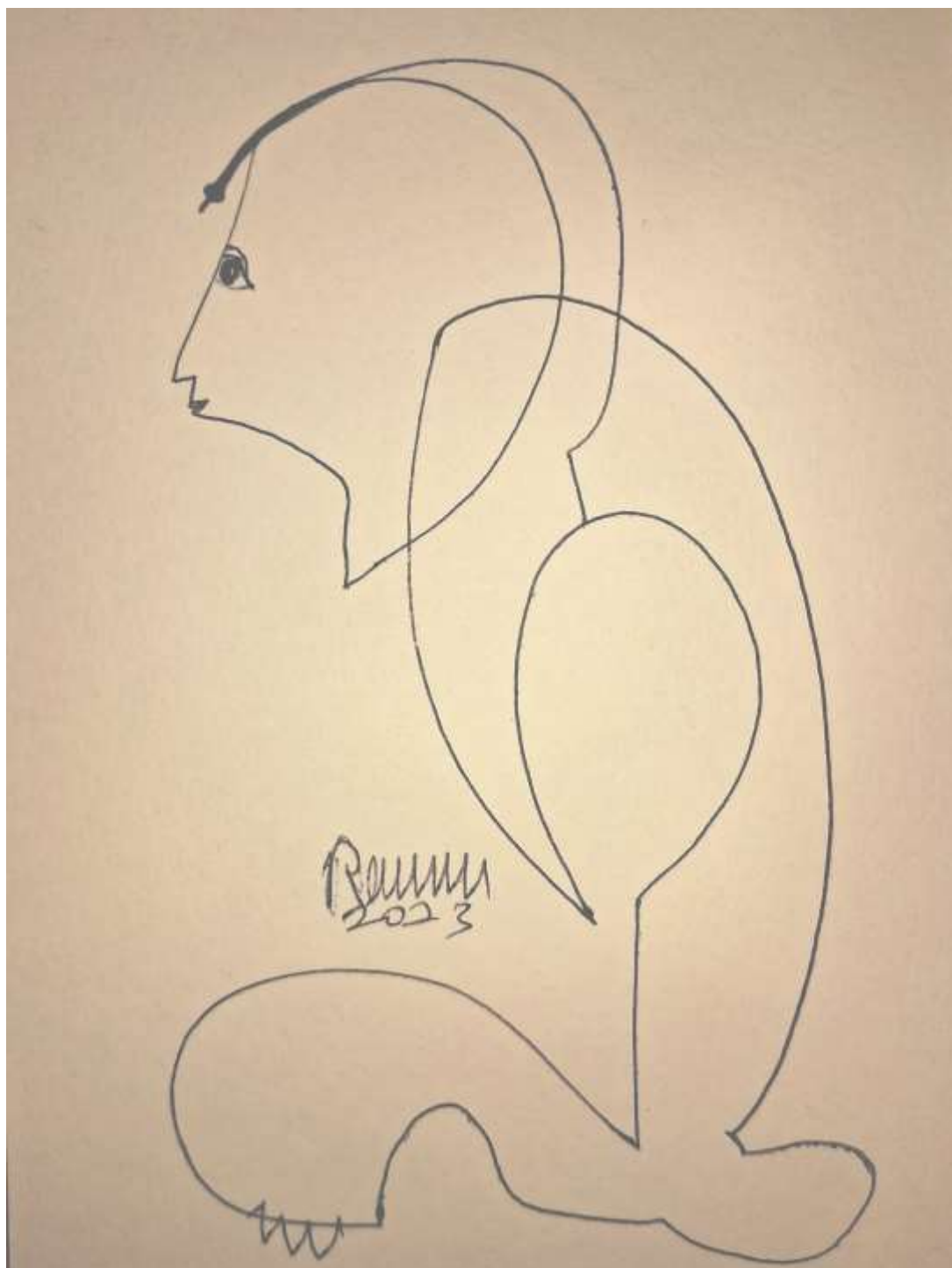
Je couds des surprises
Dans l'innocence de tes yeux,
Déroutant tes pas
Au creux de nos bouches.

La légèreté insoutenable de nos heures,
Délogée des cendres qui colorent
Nos rives lointaines et froides,
Fait tourner le messager des vents.

Nous sommes des oiseaux qui éveillent des étincelles,
Proférant des mots indicibles,
Cachés dans les promesses du chemin
Écrits sur les murs du destin.

Le miroir révèle tous les (dés) illusions
Invisibles, inaudibles, inexacts,
En révélant l'incomplétude des sens
Qui chancelle sur les rails vaincus.

(traduit par Angelo Riccell Piovischini)



Roberval Pereyr

ROBERVAL PEREYR**CHANSON DE VOYAGE**

L'espérance est une vieille aveugle
qui a cartographié mon destin.

Je vais m'éloigner de ces terres
labourées de tes chagrins.

Dans mon domaine (l'infime)
j'ai créé des licornes et des faunes,

une rivière d'oiseaux paisibles
nageant dans la pensée.

Je vais refaire mon destin
dans les routes mouvantes du vent.

(traduit par Humberto de Oliveira)



Jean Lima, Le Vendeur de jacque

EN OFFRANDE

Aux bleus qui la portent de jours vivants:

(de préférence)

Ses senses:

Avec vue

Sur ses épaules

et

sur son dos

où le vent intrépide

sculpta la cordillère.

LAYON ALLUMÉ

Dans l'apprentissage

De l'envol

aucun oiseau

s'écrase

au

sol.

Dans l'architecture

De l'atterrissage,

Tout le ciel

se fracasse

en

oiseau.

ADAGE

J'essaie de personnifier la chance

Avec des adages.

J'essaie de restituer

Des hasards

Avec des dieux

De dague féroces

VULNÉRABLE

mon père

éveillais avec la sueur

la poussière coincée des choses

en plagiant des espérances.

moi,

en me mettant

en aurores rêvées

avec le don d'interpeller

les inconséquences divines.

ACTE MANQUÉ

mourir...

mourir, c'est atteler avec toi

des silences incorrigibles

ou se fondre dans le malheur.

mourir c'est devenir un piège

pour les lumières errantes,

écailler la douleur

qui ne s'assombrit plus dans les entrailles

mourir consiste à sauvegarder,

chez les autres,

itinéraires récurrents

envelopper les plaisirs et fossiliser les sandales.

C'est propre des voisines, se transférez la solitude

à domicile, être sur la sellette

se donner à l'inutile

les croyances de sa propriété.

mettre une autre goutte dans la rivière

et du bastion des absences

fendre le prestige des choses

en se laissant échapper un dernier babillage.

mourir...

mourir est le souffle

de la face brute du temps

en déséquilibrant déséquilibrant

sur le seuil du tout à une certaine hauteur du rien

mourir ... c'est la vie: si secrète et cetera !

(traduit par Angelo Riccel Piovischin)



Gabriel Ferreira

WILSON BERNARDO

FLEURS ÉTHYLIQUES

Dimanche de fleurs artificielles
avec l'odeur d'amandes pourries
La solitude
nourrit la mort et satisfait
le désir du chaos.
À l'intérieur des bouteilles vides
l'histoire soûlée de
gens hallucinées par l'ivresse

((traduit par Humberto de Oliveira))

VEILLÉE FUNÈBRE

La vie absente

Messe corps présent

L'accordéoniste mécréant

de presque tout

traverse la nuit à souffler

le deuil

Il y a des soûls par tous les

coins du mur

Festivités de la mort le corps absent.

((traduit par Humberto de Oliveira))



Photo:Orlando Sampaio:Village Le grand puits

COLLABORATEURS / COLLABORATRICES



ABDELAZIZ AMRAOUI : <https://orcid.org/0000-0002-3791-4960>

<https://ucam-ma.academia.edu/AbdelazizAmraoui>



ADY SÁ TELES SANTANA : <http://lattes.cnpq.br/8572079537058998>

[Facebook](#)

[Ady SáTeles Santana \(@sattelles\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)



ALEILTON FONSECA : [Aleilton Santana da Fonseca \(@aleilton.fonseca\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)



ANDRÉA SANTOS : [Andréa Santos \(@andreasantospoesia\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)

[Andrea Santos | Facebook](#)



ANGELO PIOVISCHINI :

https://www.instagram.com/lettera_magna/?utm_source=qr&igshid=NGExMmI2YTkyZg%3D%3D



ANTONIO BRASILEIRO : [Antonio Brasileiro \(@antonio.brasileiro.borges\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)



ANTONIO GABRIEL EVANGELISTA SOUZA : profantoniogabriel@gmail.com



ASSIS FREITAS FILHO : [Assis Freitas \(@assis.freitas.9\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)



CECÍLIA RODRIGUES MULIECA :

https://www.instagram.com/cecy_gordelicia/?igshid=MzNlNGNkZWQ4Mg%3D%3D

DANIELLE FORGET : [Artiste | Danielle Forget \(danielleforgetart.com\)](https://www.danielleforgetart.com)

<https://pt-br.facebook.com/danielle.forget.39>

CLARIE VARIN : [Claire Varin – Écrivaine](https://www.clairevarin.com)

[Fondation lavaloise des lettres \(fondationlavalloisedeslettres.org\)](https://www.fondationlavalloisedeslettres.org)



EDUARDO VAGO:

[Eduardo A.Vago Pereira \(@autor_eduvago\) • Fotos e vídeos do Instagram](https://www.instagram.com/autor_eduvago)



HORIA BADESCU : <https://www.wook.pt/autor/horia-badescu/1674217>



JOSÉ GERALDO MARQUES : <https://ufal.academia.edu/Jos%C3%A9GeraldoWMarques>



JOSUELENE SOUZA : [Josuelene Souza \(@josuelene\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)

<https://www.facebook.com/josuelene.souza?mibextid=ZbWKwL>

https://www.youtube.com/@josuelenesouza3612?fbclid=PAAabQkCrBIDuxYBOINw-5T60DP0IJ_ml-wt3RWuLXF88xYSzFSQ-oHpyKhJA

<https://www.recantodasletras.com.br/escrivaninha/login/>



LIVIANE ATAÍDE SANTANA : [Liviane Ataíde Santana \(@livianne_ataide\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)

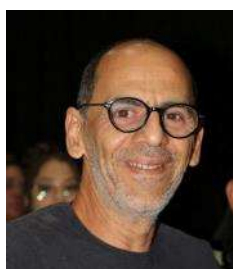


LUBOMIR GUENTCHEV : [Lubomir Guentchev — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)



LUÍS CLÁUDIO PARANHOS : [Luís Paranhos Escritor \(@ luisparanhos\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)

luis.paranhos.cruz@hotmail.com



LUIS RESENDE : [Luis Resende \(@luisrobertoresende\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)
[Facebook](#)



MARIE-ROSE ABOMO-MAURIN : <https://www.parlement-ecrivaines-francophones.org/member/marie-rose-abomo-maurin/>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie-Rose_Abomo-Maurin



MOHAMMAD ZIAR : [Mohammad Ziar \(@ziar_mohammad\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram

[@lettresfrancopersanes](#)

mohaziar16@gmail.com



MOHAMED MAHIOUT : <https://www.facebook.com/mahioutmoh/>

<http://unenmedee.mn/111>

<https://medium.com/flare-photoforum/seing-sur-terre-interview-avec-mohamed-mahiout-a7254b7e4c53>



RAMANUJAM SOORIAMOORTHY : [\(3\) Facebook](#)

[sunshine \(sooriamoorthy.blogspot.com\)](http://sunshine(sooriamoorthy.blogspot.com))



RITA QUEIROZ : [Rita Queiroz \(@ritaqueirozpoesiando\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram

[Facebook](#)

ROBERVAL PEREYR : [Roberval Pereyr \(@robervalpereyr\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)

<https://www.facebook.com/profile.php?id=100009352199042>



RONALDO DA PAIXÃO : elcanhoteiro@hotmail.com



WILSON BERNARDO : +55 88 9 8834-0502



ANGELO RICCEL PIOVISCHINI: [Riccell \(@riccell.piovischini\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram



ANTONIO WILSON SILVA DE SOUZA: [Desenho: ciência e arte \(@desenhocienciaarte\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram



DENISE GUARGEL LAVALLÉE: [Vista do Entrevista com Denise Maria Gurgel Lavallée \(uneb.br\)](#)



EVAIR TEIXEIRA E SILVA: [Evair Teixeira \(@evairteixeira\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram
[Facebook](#)



HUMBERTO LUIZ LIMA DE OLIVEIRA: <https://www.instagram.com/profhumbertooliveira/>



LIVIANE GOMES ATAÍDE SANTANA: : [Liviane Ataíde Santana \(@livianne_ataide\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)



MARIA JOSÉ BRUST: [Maria José Brust \(@brustmariajose\) • Fotos e vídeos do Instagram](#)



TAKIKO NASCIMENTO: <https://www.escavador.com/sobre/3930682/takiko-do-nascimento>



DILMA MARIA MELLO: <http://lattes.cnpq.br/8539603114398419>



GABRIEL FERREIRA: [Esboços \(@gabrielferreirapreto\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram



JEAN LIMA: [Jean Lima \(@jeanlimadg\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram



MÁRIO ROSÁRIO: [Mário Rosário \(artrosario.blogspot.com\)](http://artrosario.blogspot.com)



PITA RAMOS: [Pita Paiva \(@pitapaiva20\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram



ORLANDO SAMPAIO: [Orlando Sampaio \(@orlandosampa\)](#) • Fotos e vídeos do Instagram
[Flickrriver: Photos from sampaio](#)

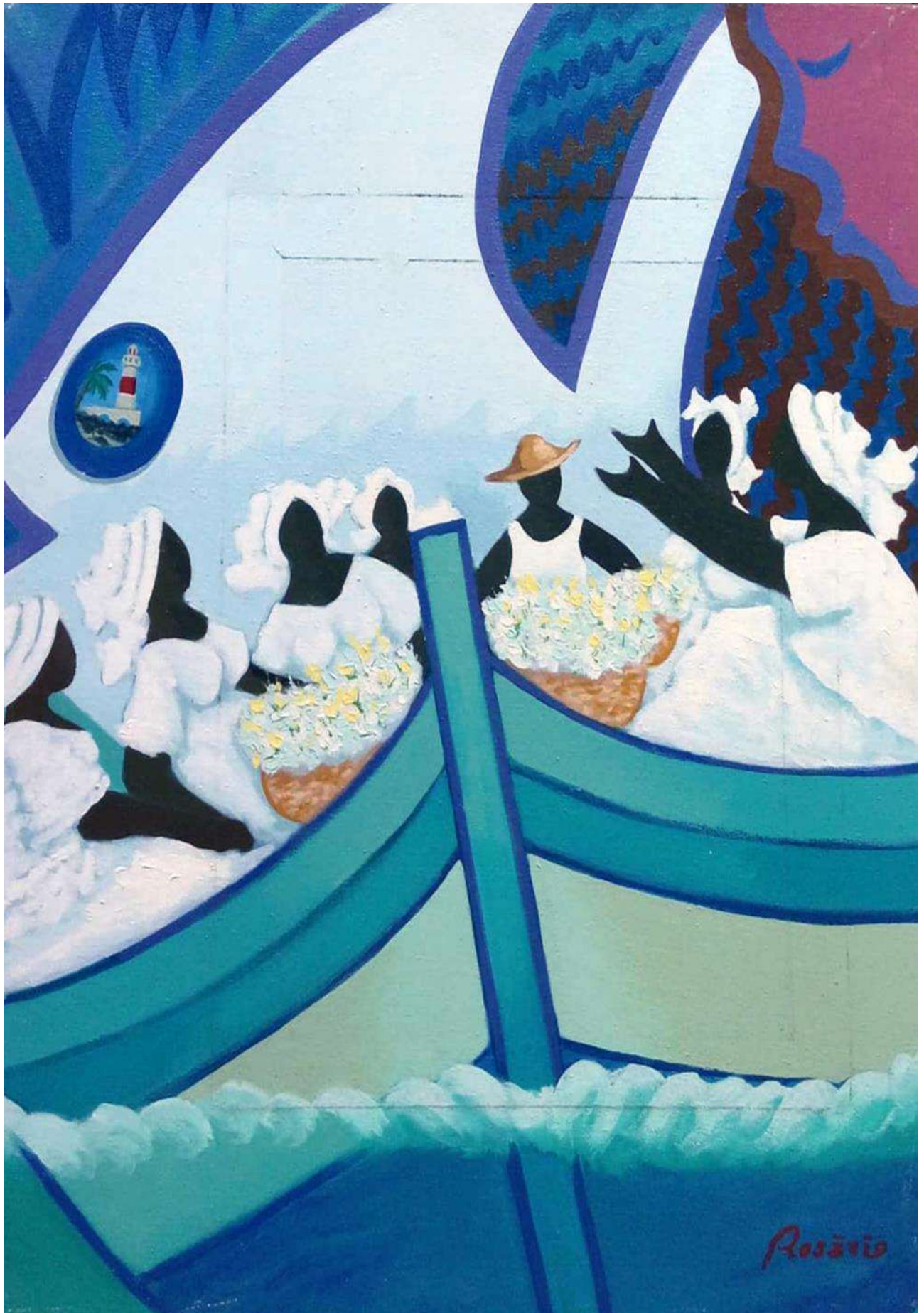
SOUTENEZ-NOUS. FAITES UN DON.

(Brésil) Paypal:

2008humberto@gmail.com

(Brésil) Pix:

cadernosdosertao.wordpress@gmail.com



Mario Mariano Rosário